Clichés chinois dans les manuels scolaires de Jules Ferry à nos jours

Alexandre Dubois

▶ **To cite this version:**

Alexandre Dubois. Clichés chinois dans les manuels scolaires de Jules Ferry à nos jours. Education. 2014. dumas-01111412

HAL Id: dumas-01111412
https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01111412

Submitted on 30 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

DUBOIS **Année universitaire 2013 / 2014**

Alexandre **Site de Montpellier (34)**

ESPÉ – Faculté d'Éducation

Master 2 MEF

Spécialité 1

Mémoire

Clichés chinois dans les manuels scolaires de Jules Ferry à nos jours

Sujet d'Histoire et de Géographie

sous la direction de Madame Catherine Sélimanovski

Résumé

A partir de l'étude approfondie des manuels de Géographie et d'Histoire de la réforme de Jules Ferry à nos jours, on remarque que les représentations de la Chine et des Chinois ont beaucoup évolué. Cela s'explique, d'une part, par l'histoire contemporaine chinoise qui apporte sans cesse de nouveaux éléments que l'on essaye de traiter dans les livres d'école ; mais aussi, d'autre part, par l'influence qu'exerce les différentes politiques extérieures de la France, et les idéologies qu 'elles véhiculent, sur l'écriture des ouvrages. Néanmoins, il ne faut pas oublier que certaines données et représentations sur la Chine demeurent de 1882 à 2012.

Table des matières

Introduction....5

I. Des données au plus proche des sources primaires....7

A. Les choix dans la recherche....7

1. Le choix de l'enseignement secondaire....7

2. Les différents manuels scolaires....7

3. Corpus documentaire utilisé : la littérature « grise »....8

B. Études de terrain....8

1. Séance de « Découverte du monde » sur la Chine en CP....8

2. Comparaison des manuels....8

3. Le problème de la transcription du chinois vers le français....9

C. Un programme qui se construit en rapport avec le contexte chinois....10

1. La fin de l'Empire chinois (1842-1911)....10

2. La Première République (1911-1949)....11

3. La République Populaire de Chine (1949-2012)....13

II. Des représentations différentes selon les époques....15

A. La vision de l'action de la France en Chine....15

1. Une idéologie aux visées colonialistes....15

2. L'évolution de l'aspect nationaliste de la France dans les manuels....16

3. Un exemple d'évolution d'interprétation : l'affaire du sac du Palais d'Été....17

B. L'image de la Chine, des Chinois et de la civilisation....18

1. Stagnation de la civilisation chinoise....18

2. Défauts et infériorité de la « race jaune »....19

3. D'une interprétation « abusive » au souci de neutralité....22

C. Des explications historiques différentes selon les époques....24

1. Les conflits sino-japonais : dans quel camps se trouve la France ?....24

2. Mao Zedong : héros ou tyran ?....27

3. La Chine d'aujourd'hui : amie ou ennemie ?....30

III. Des informations inchangées de Jules Ferry à nos jours....32

A. Les données géographiques....32

1. Description de la géographie physique de la Chine....32

2. La démographie....33

3. Les productions de la Chine....35

B. Les données historiques et culturelles....37
1. Concernant la civilisation....37
2. Le système impérial....38
3. Des personnages incontournables....38
C. La persévérance de certains clichés et stéréotypes sur la Chine....39
1. Concernant la description de la Chine....39
2. Concernant la culture chinoise....42
3. Concernant la liberté « bridée »....42
Conclusion....45
Bibliographie....47
L'enseignement de l'histoire....47
La Chine....47
Outils de travail....48
Manuels scolaires....48
Travail universitaire....49
Ouvrage annexe....49

Tour de l'Horloge, Xi'an, province du Shaanxi

Introduction

Le titre choisi pour ce mémoire s'intitule « Clichés chinois dans les manuels scolaires : de Jules Ferry à nos jours ». J'ai opté pour travailler sur les divers clichés et stéréotypes sur la Chine dans les manuels scolaires français qui évoluent au cours de cette période. Ce choix de recherche est motivé par un intérêt personnel pour la Chine depuis de nombreuses années. Cet attrait m'a amené à étudier la langue et la civilisation chinoise pendant trois ans (2004-2007), notamment à l'Université de Paris 7 Denis Diderot et à la Waiguoyu Daxue (Université des Langues étrangères) de la ville de Xi'an dans la province du Shaanxi en Chine où j'ai séjourné un peu plus d'un an (2006-2007). De là, j'ai pu découvrir le pays un peu plus en profondeur. En parallèle, à la Faculté d'histoire, je me suis spécialisé sur l'Asie et le sujet de mon mémoire de Maîtrise (2006) portait sur l'histoire des voyageurs chinois venus en Occident entre le XVIe et le XVIIIe siècles.

Lors de mes recherches pour ce mémoire, j'ai constaté que les descriptions de la Chine dans les manuels scolaires français variaient beaucoup au cours du temps. En effet, de 1882, date de la réforme de Jules Ferry, jusqu'à 2012, la Chine a changé et les représentations que l'on s'en fait dans les manuels a également évolué.

Cette évolution de l'image de ce grand pays asiatique pourrait s'expliquer, d'une part par l'histoire de la Chine, et d'autre part par la politique extérieure menée par la France qui aurait pu influencer les différents programmes d'histoire-géographie durant toute cette période. De cette manière, on trouve dans les livres d'école des informations et des données objectives et qui se veulent d'une grande rigueur scientifique mais aussi, parfois, une vision partiale et politiquement intéressée de la réalité selon les intérêts français au moment de l'écriture des ouvrages scolaires. On observe ainsi que ces manuels sont à la fois influencés par un discours scientifique mais également par un discours politique qui transparaît dans le contenu des programmes. En outre, les mentalités de chaque génération, alimentés par les médias qui rapportent des informations sur l'actualité chinoise, apportent aussi leur lot de clichés et d'idéologie dominante selon l'époque. On constate alors dans ces ouvrages que les représentations de la Chine varient souvent entre stéréotypes et réalité.

A partir de là, on peut se demander pour quelles raisons certains clichés sur la Chine apparaissent puis disparaissent dans les manuels scolaires en France tandis que d'autres données, purement scientifiques, perdurent et traversent les différentes périodes ? Autrement dit, il s'agit ici de démontrer que de la réforme de Jules Ferry à nos jours, soit en 130 années, les savoirs dispensés sur la Chine dans ces différents ouvrages correspondent en partie à une réalité partielle et partiale

qui évolue selon les époques et à des invariants scientifiques en histoire et en géographie qui, malgré tout, demeurent et constituent le pilier des connaissances dans les manuels scolaires.
De là surgissent plusieurs questionnements. D'abord en quoi l'enseignement de l'histoire et de la géographie est en lien avec l'actualité dans les manuels scolaires ? Ensuite, à cause des visions partiales que l'on trouve parfois dans ces livres d'école, peut-on parler de « désinformation scolaire » ? Enfin, comment certaines informations purement scientifiques perdurent-elles malgré tout dans les manuels de 1882 à 2012 ?

Mon terrain d'étude repose sur les manuels scolaires français d'histoire et de géographie de la période ici traitée et sur leur contenu concernant la Chine, ainsi que sur un corpus documentaire traitant de ce sujet (histoire franco-chinoise, géographie de la Chine, études sur les manuels scolaires français, etc.).

Dans un premier temps, il sera question d'expliquer comment s'est effectué le recueil et le traitement des données durant cette recherche et il sera question d'expliquer en quoi l'évolution des représentations de la Chine dans les manuels est en lien avec le contexte chinois ; puis, il sera montré comment la vision de la Chine dans ces ouvrages se transforme en fonction des idéologies en vigueur en France au moment de l'écriture ; et dans un dernier temps, il sera expliqué qu'il existe des invariants du tableau de la Chine dans les manuels de 1882 à nos jours et ce en quoi ils consistent.

I. Des données au plus proche des sources primaires

A. Les choix dans la recherche

1. Le choix de l'enseignement secondaire

Pour traiter le sujet de l'évolution des représentations de la Chine à l'école, de la réforme de Jules Ferry à nos jours, je me suis essentiellement basé sur les manuels scolaires d'histoire, de géographie et d'éducation civique de l'enseignement secondaire, notamment ceux de la classe de Troisième au collège car c'est principalement à ce niveau que l'on aborde l'étude des pays extra-européens.

On constate en observant les programmes d'histoire-géographie dans l'enseignement primaire qu'il est peu question de la Chine. Actuellement, la Chine n'est quasiment plus abordée en cycle III, ni en histoire, ni en géographie. Cela implique qu'il faille se pencher sur l'enseignement de la « Découverte du monde » en cycle II, particulièrement à l'école élémentaire en CP et CE1, où le contenu de cette matière est plus libre et où il est possible pour le professeur d'aborder le thème de la Chine, à condition, bien entendu, qu'il le souhaite. Néanmoins, comme rien n'est prévu sur ce thème dans les manuels du premier degré, l'enseignant doit, le cas échéant, se baser sur les manuels du second degré pour préparer son cours. A moins qu'il ne décide de construire sa leçon à partir d'ouvrages, scientifiques ou non, sur le sujet ou à partir de ses connaissances personnelles et de sa culture générale. Mais ce dernier point apporte des questionnements sur la vision stéréotypée que l'enseignant pourrait avoir sur la Chine et ses habitants et qui serait en lien avec les clichés de notre temps qui sont véhiculés par les médias. Ainsi, dans le primaire, si ce thème est abordé, un « savoir » stéréotypé sur la Chine pourrait être transmis aux élèves par le biais de leurs parents, les médias et parfois leurs professeurs eux-mêmes.

Vu l'absence de matière à étude sur le sujet chinois dans les ouvrages du primaire, c'est pourquoi je me base essentiellement sur les manuels du secondaire.

2. Les différents manuels scolaires

J'ai procédé à un sondage de certains des ouvrages scolaires traitant du sujet sur la période de 1882 à 2012 en faisant des observations comparatives. Ainsi, j'ai choisi d'observer un manuel d'histoire-géographie-éducation civique par décennie et de comparer certaines données, telles que le nombre de pages dédiées à la Chine, les documents choisis pour illustrer le propos (extraits d'articles ou de discours, photos, affiches de propagande, caricatures, etc.), la façon dont sont

transcrits les noms chinois (orthographe « aléatoire », transcription de l'École Française d'Extrême-Orient ou transcription officielle chinoise en *pinyin*) ou encore les différentes échelles de cartes utilisées (à l'échelle d'une ville ou d'un quartier à telle époque ou à l'échelle du pays ou du continent à telle autre). Cela a constitué une grille d'évaluation des manuels sélectionnés.

Il est d'ailleurs étonnant de voir qu'il existe un décalage entre le discours scientifique des sinologues et celui des manuels scolaires et des ouvrages de vulgarisation sur la Chine. A vrai dire, le discours des manuels est en grande partie tiraillé entre une vision strictement scientifique et une vision figée issue de l'actualité et du regard de la société au moment de l'écriture de l'ouvrage.

3. Corpus documentaire utilisé : la littérature « grise »

Je me suis inspiré d'un corpus documentaire existant déjà sur certains thèmes du sujet : des livres et articles traitant de l'histoire de la Chine de la fin du XIXe siècle au début du XXIe, de l'histoire des relations franco-chinoises durant cette période, de l'histoire de l'enseignement ou encore des études préexistantes sur les manuels scolaires (cf. bibliographie).

B. Études de terrain

1. Séance de « Découverte du monde » sur la Chine en CP

Lors de mon stage d'observation et de pratique accompagnée (SOPA) en CP, j'ai pu aborder le thème de la Chine avec les élèves lors d'une séance d'enseignement de « Découverte du monde » et analyser quels types de connaissances ils avaient déjà sur le sujet à l'âge de 6 et 7 ans. Il en ressort une vision du type *Tintin et le Lotus Bleu* de Hergé que l'on retrouve encore beaucoup dans les albums de jeunesse : les vêtements traditionnels, les pagodes, les toits pointus, les dragons, le kung-fu, les pousse-pousses, etc. Par ailleurs, hormis la confusion entre les cultures chinoises et japonaises, voire coréennes et vietnamiennes, on retrouve des éléments « impondérables » dans leurs propos, tels que les pandas, le bambou, la cuisine locale et, bien entendu, la Grande Muraille. On constate ainsi qu'ils ont, eux-aussi, une vision stéréotypée de ce pays, si lointain qu'il leur semble abstrait, tout en ayant malgré tout quelques connaissances précises sur la réalité du terrain.

2. Comparaison des manuels

Durant cette recherche, je me suis basé sur des manuels du secondaire traitant du thème de la Chine, en Histoire et/ou en Géographie. Pour l'instant je n'ai étudié qu'une vingtaine d'ouvrages (1885 ; 1906 ; 1926 ; 1953 ; 1958 ; 1980 ; deux de 1984 ; 1986 ; 1989 ; 1990 ; 1993 ; trois de 1999 ; deux de 2003 ; 2007 ; 2012). Je me suis appuyé sur les changements de programmes de façon à ce

que deux manuels ne correspondent pas à la même programmation. Ainsi, le manuel de 1953 correspond aux programmes de 1945, tandis que celui de 1958 correspond à ceux de 1957. De même, il arrive, en fonction des programmes, que la Chine ne soit pas abordée au même niveau. De cette manière, dans l'un des manuel de 1984, on s'adresse à la classe de Troisième, tandis qu'en 1986, il s'agit de la Sixième. Parfois, deux manuels d'une même année concerne deux éditeurs différents comme en 1999 (Hachette et Hatier). En 1885, le manuel d'histoire condense tout le programme des collèges et lycées, tandis qu'en 1906, le même ouvrage s'adresse aux écoles primaires, aux écoles professionnelles et aux candidats au Brevet de Capacité. En 1926, 1953 et 1958, la Chine est traitée en classe de Terminale. Enfin en 1980, en 1984, en 1989, en 1999, en 2003, en 2007 et en 2012, cela concerne la Troisième et pour 1993, la Troisième technologique (les manuels de Sixième de 1986 et de 1990 correspondent au programme d'Histoire de 1985 à 1994 qui initiait les élèves de ce niveau à différentes civilisations antiques, telles que l'Égypte, la Grèce et, pour ce qui nous intéresse, la Chine).

On remarque, d'un manuel à l'autre, que le nombre de pages consacrées à la Chine est extrêmement variable. De cette façon, en 1885, on trouve 7 pages sur le sujet, en 1906 seulement 3 pages, et en 1926, 10 pages. Par la suite, on retrouve 8 pages en 1953, tandis qu'en 1958 on ne consacre pas moins de 32 pages à la Chine ! En 1984, une dizaine de pages concerne ce sujet, 8 pages en 1986. Puis le nombre de pages s'amenuise, alors que le nombre de cartes géographiques augmentent et remplacent progressivement les textes : en 1999, on voit 6 pages qui parlent de la Chine mais pas exclusivement (on se trouve dans le cadre des « Pays du Sud »), idem en 2003 avec à peine 3 pages qui évoquent, seulement, la Chine, et dans le manuel Hatier de 2012, il n'est quasiment fait allusion à la Chine que dans quelques lignes, par-ci, par-là, et sur deux cartes.

On pourrait faire le reproche dans cette étude, outre le fait que l'on se base sur seulement dix-neuf manuels, que l'on ne soit pas toujours resté sur un même éditeur pour une comparaison plus probante entre les époques (par exemple, les éditions Hachette qui ont publié de 1885 à 2012). Ici, on s'est basé dans un premier temps sur des manuels des éditions Hachette (1885, 1906, 1926, 1953, puis 1980, 1984, 1989, 1990, 1993, 1999, 2003 et 2007), puis des éditions Hatier (1958, 1984, 1986, 1999 et 2012) et sur un manuel des éditions Magnard (2003).

3. Le problème de la transcription du chinois vers le français

Comme cela a été évoqué plus haut, on ne retrouve pas forcément la même transcription des noms chinois d'un manuel à l'autre. Jusqu'en 1926, les noms chinois sont transcrits de manière approximative, souvent proche de celle de l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO). Puis, dans les années 1950, on utilise systématiquement la transcription de l'EFEO. A partir de 1982, est mis en

place le *pinyin* qui est la transcription officielle et internationale du chinois en alphabet latin et ceci est plutôt bien respecté dans les livres scolaires de 1984 à 2012, même si on tend toujours à franciser certains noms : « Pékin » pour Beijing, « Canton » pour Guangzhou, « Nankin » pour Nanjing ou encore « Confucius » pour Kong Fuzi. En ce qui concerne ce TER, j'ai opté pour la transcription officielle *pinyin* (sauf lors des citations directes de passages de manuels, écrits en italique). Il est intéressant alors de constater qu'un même personnage historique va s'appeler Tchang-Kaï-Chek, puis Chang Kaï-Shek, puis Jiang Jieshi ! Certains manuels sont, pour leur part, confus quant à l'orthographe en *pinyin* du nom de certaines villes chinoises. Ainsi, le manuel Hachette de 2007 présente sur des pages différentes deux photographies d'un même magasin Carrefour implanté dans une ville. On peut lire sur le premier document qu'il s'agit de la ville de Changqing (située dans la province du Shandong), tandis que le second indique Chongjin, qui est une ville coréenne ! En réalité, les deux orthographes sont erronées : il s'agit vraisemblablement de la ville de Chongqing, Municipalité au cœur de la province du Sichuan.

De toutes ces sources et données j'ai tiré un questionnement et une trame d'étude pour y répondre. Il s'agit donc d'observer comment les manuels scolaires traitent de la Chine et des Chinois en fonction de l'actualité, puis en fonction de l'idéologie et de la politique dominante en France lors de l'écriture de ces ouvrages, et de voir enfin quelles données historiques et/ou géographiques objectives demeurent de 1882 à 2012. Cela pour répondre à l'interrogation du lien entre stéréotypes et réalité dans l'enseignement que l'on fait de la Chine dans les manuels scolaires.

C. Un programme qui se construit en rapport avec le contexte chinois

De 1882 à 2012 les manuels scolaires de Géographie et d'Histoire ne relatent pas les mêmes choses sur la Chine en fonction de l'époque du manuel et de l'actualité du moment. En effet, durant ces 130 années, la Chine connaît de nombreux bouleversements. D'abord il y a la fin de l'ère impériale qui a duré près de 2 000 ans, puis après la Révolution de 1911, la Première République chinoise, et enfin à partir de 1949, il y a l'instauration de la République Populaire de Chine qui perdure encore aujourd'hui malgré les nombreuses modifications qu'elle a subies.

1. La fin de l'Empire chinois (1842-1911)

Cette période historique est abordée dans tous les manuels de 1885 à 1958. On parle, en outre, de la période impériale dans sa généralité dans le manuel de 1986. On y aborde le contexte politique instable de cette époque et surtout de l'accession au trône de Cixi, l'impératrice douairière, qui, pendant sa régence, parvient à faire interner l'empereur Guangxu qui avait l'intention de

réformer l'empire. Elle est accusée dans tous les manuels d'être la cause de la chute de l'Empire et d'avoir « gâché » l'opportunité de le réformer. C'est d'ailleurs une thèse encore très courante aujourd'hui.

C'est aussi une période privilégiée par les manuels car le XIX° siècle connaît de nombreux conflits entre les Chinois et les Occidentaux. On parle, de cette manière, de la conquête du Tonkin par les Français qui se constituent leur territoire d'Indochine (manuel de 1906 particulièrement mais aussi celui de 1958) et qui se rapprochent « dangereusement », aux yeux des Chinois, de la frontière de Chine. On parle également des fameuses Guerres de l'Opium où l'Empereur prit la décision de faire brûler les cargaisons d'opium, illégale en Chine, qui étaient le fruit du trafic que les Anglais faisaient dans le sud du pays. Ceux-ci, en réaction, ont mené une expédition punitive contre les troupes de l'Empereur qui l'a contraint au traité de Nanjing (Nankin) en 1842 qui cède Xianggang (Hong-Kong) à l'Angleterre et qui ouvre cinq ports, dont Shanghai, aux concessions étrangères. On relate encore l'histoire du traité de Tianjin (Tien-Tsin) de 1858, qui fait suite à une action militaire franco-britannique. Ce traité n'est pas respecté par l'Empereur qui ne le reconnaît pas. Il fait alors torturer et exécuter des captifs européens. En représailles, les Français et les Anglais pillent et brûlent le Palais d'Été près de Beijing (Pékin).

Enfin, c'est une période de trouble dans tous l'empire avec la naissance de nombreuses révoltes. Il y a celles contre l'ordre établi comme la Révolte des Taiping qui provoque une guerre civile meurtrière dans l'empire (1851 à 1864). Ils réclament notamment l'égalité des sexes, l'abolition des propriétés foncières privées, l'interdiction de l'alcool, du tabac et de l'opium, et bien d'autres revendications, au nom du Christ. Il y a aussi des révoltes de Chinois contre les étrangers, telle que la Révolte des Boxers (1899 à 1901). Mais c'est surtout la Révolution des Républicains chinois qui, menée entre autres par Sun Wen (Sun-Yat-Sen), met définitivement à terre l'empire en 1911.

2. La Première République (1911-1949)

Cette période est abordée dans les manuels des années 1950 (1953 et 1958) et celui de 1989. C'est une partie complexe de l'histoire de Chine. En effet, le contexte politique est tendu. Après la révolution de 1911, Sun Wen ou Sun Yixian (Sun Yat-Sen), fondateur du parti républicain du Guomindang, devient président provisoire avant de laisser sa place à Yuan Shikai. Seulement, la Chine se divise politiquement en deux : les républicains du Nord et ceux du Sud dont Sun Wen prend la tête. C'est la période dite des « Seigneurs de la Guerre », jugée « anarchique » par le manuel de 1989. Période pendant laquelle Yuan Shikai va s'autoproclamer Empereur, mais sans succès, tant le pays est divisé et tant les adversaires politiques sont nombreux. Peu à peu, Sun Wen

va tenter de rapprocher les deux camps principaux mais meurt avant d'atteindre son but en 1925. Le personnage-clé qui vient ensuite est Jiang Jieshi (Tchang-Kaï-Chek). Il prend la tête du Guomindang, mais aussi du pays, et fait de son parti un parti unique. Les Français et les Anglais l'accusent alors de prendre modèle sur l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie. Il a comme opposants politiques les communistes qu'il fait persécuter et dont il fait interdire le parti. Ceux-ci, avec notamment Mao Zedong à leur tête, résistent et réalisent La Longue Marche (à partir de 1934) dans l'intérieur de la Chine pour se faire mieux connaître et rallier la population paysanne à leur cause. Ils parcourent ainsi douze mille kilomètres.

C'est aussi une période inconstante en raison des relations qu'entretiennent la Chine et le Japon. En effet, les Japonais aspirent à agrandir leur empire et a gagner des terres en Chine. Dès la fin du XIX° siècle, déjà, le Japon tente des expéditions dans le nord de la Chine. Pourtant la Première Guerre Mondiale rassemble les deux pays dans le même camps : celui des Alliés. A vrai dire cela s'explique paradoxalement par la rivalité qui anime ces deux belligérants. En effet, le Japon entre en guerre auprès des Alliés dès le 23 août 1914 dans le but de récupérer la main-mise sur la province chinoise du Shandong, alors sous influence allemande. De plus, il espère que ses nouveaux alliés occidentaux fermeront les yeux sur les conquêtes à suivre en Chine. En réaction, les Chinois, bien que divisés à cette période, rejoignent la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis le 14 août 1917 afin d'avoir le soutient de ces pays occidentaux après la guerre quand ils seront confrontés à de nouvelles invasions japonaises. Finalement, le Japon obtient effectivement le Shandong, mais les anciens alliés ne lui donneront pas l'assentiment attendu pour l'obtention des autres territoires chinois convoités. Malheureusement pour les Chinois, cela n'empêchera pas les Japonais de maintenir leur objectif de conquête des côtes chinoises, et les Occidentaux n'élèveront que de timides protestations face aux actions du Japon.

Les choses s'accélèrent en 1937 lorsque l'armée japonaise, sous le prétexte d'un coup de feu qui aurait été tiré vers un officier japonais à Beijing, attaque la Chine. La Mandchourie (région de l'actuelle Heilongjiang) et presque la moitié du pays sont rebaptisées « Mandchoukouo » et annexées. Les côtes du Sud sont occupées et sous protectorat japonais lorsque la Seconde Guerre Mondiale éclate.

Par ailleurs, la résistance chinoise s'organise. Ce qui peut paraître paradoxal est que les ennemis d'hier deviennent alliés, à savoir que les communistes avec Mao Zedong et les nationalistes avec Jiang Jieshi décident de coopérer. Le refus de l'occupation japonaise les lient jusqu'à la victoire en 1945. Mais leur lutte pour le pouvoir reprend entre 1945 et 1949.

3. La République Populaire de Chine (1949-2012)

Cette partie de l'histoire est traitée dans les manuels les plus récents, des années 1980 à nos jours. Dans les années 1950, même s'il est question de Mao Zedong et des communistes, c'est pour parler de leur opposition à Jiang Jieshi et au Guomindang et éventuellement pour leur résistance face aux Japonais pendant la Seconde Guerre Mondiale. On peut noter, par ailleurs, que plus les manuels sont anciens, plus on parle de l'Histoire de la Chine, et plus ils sont récents, plus on aborde l'aspect géographique (notamment à partir des années 1990). Autant dire, donc, que dans les manuels de 1993 à 2012, il est peu question de l'histoire de la République Populaire de Chine (RPC). On peut noter, tout de même, que cette époque est bien relatée dans les ouvrages des années 1980.

Cette période marque l'arrivée en 1949 d'un nouveau régime politique qui est à l'origine de changements sociétaux majeurs. Mao Zedong est au pouvoir pendant de nombreuses années, soit en tant que président, soit seulement en tant que chef du Parti Communiste Chinois (PCC), et entreprend de grandes réformes, telles que la Révolution Culturelle, le Grand Bond en Avant ou la Campagne des Cent Fleurs pour ne citer qu'elles. La RPC entretient des relations ambiguës avec l'URSS pendant la Guerre Froide, Mao s'alliant dans un premier temps avec Staline, puis en rompant subitement les liens entre les deux pays, la Chine voulant garder son indépendance face au giron soviétique. En effet, Staline se montre méfiant envers les communistes chinois, tandis que Mao, après 1960, « *dénonce la faiblesse de ceux qu'il appelle les « révisionnistes soviétiques »* » (manuel Hachette, 1980). D'autre part, « *les Soviétiques s'inquiètent de voir leur propre influence sur les partis communistes mondiaux – notamment dans les États du Tiers monde – concurrencée par celle de la Chine* ». Plus tardivement, en 1964, le pays se rapproche, à l'inverse, des états de l'Ouest en acceptant la réouverture de relations diplomatiques avec un premier pays du camps occidental, la France, sur l'initiative du Général De Gaulle ; en intégrant l'ONU en 1971 à la place de la République de Chine (Taïwan) ; en invitant à Beijing le président américain Richard Nixon en 1972 (document photographique dans le manuel de troisième de 1984) ; et en rétablissant finalement les relations diplomatiques avec les États-Unis en 1975.

A la mort de Mao (9 septembre 1976), une lutte acharnée s'ensuit pour prendre la suite de celui qu'on appelle le grand Timonier. Il y a d'un côté les modérés, et de l'autre les radicaux avec notamment la fameuse Bande des Quatre, dirigée par Jiang Qing, l'épouse de Mao qui se veut la garante de l'intégrité maoïste. Finalement, les modérés l'emportent avec Deng Xiaoping à leur tête, et font arrêter la Bande des Quatre. Une fois au pouvoir, Deng Xiaoping fait prendre au régime un tournant significatif en ouvrant le pays aux investissements étrangers, dès 1978.

Le pays devient alors un « exemple » parmi les pays « en voie de développement ». Il est qualifié de Nouveau Pays Industriel (NPI) dans le manuel Hachette de 1999 et devient rapidement un pays « émergent » avec le boom économique qu'il connaît pour le manuel de 2007 du même éditeur. On est tenté alors de parler d'un « pays communiste capitaliste ». Cependant, l'ouverture du pays au capitalisme ne signifie pas l'installation de la démocratie. En effet, le PCC est toujours un parti unique qui détient tous les rennes du pouvoir et use de son pouvoir de censure. De même, les contestations envers le régime sont sévèrement réprimées, parfois dans le sang. Le cas le plus célèbre est la répression d'un mouvement étudiant sur la Place Tian An Men à Beijing qui s'est fini par un massacre en 1989.

« **Le gâteau des rois et des empereurs** ».
Caricature du Petit Journal *(journal populaire de droite) en 1898.*

II. Des représentations différentes selon les époques

On constate au cours du temps que les manuels sont fortement influencés par la politique extérieure de la France et de l'idéologie qu'elle véhicule au moment de l'écriture des ouvrages scolaires. Ces représentations évoluent beaucoup de la Réforme de Jules Ferry à nos jours et il est question ici de décrire et de détailler leur évolution.

A. La vision de l'action de la France en Chine

1. Une idéologie aux visées colonialistes

Tout d'abord, on remarque dans les manuels des années 1880 aux années 1930 que l'on retrouve une vison colonialiste plus ou moins revendiquée selon la période. En ce qui concerne les divers épisodes de conflits franco-chinois de la fin du XIX° siècle, les programmes scolaires les abordent de 1882 aux années 1960. En 1885 et 1906, on met surtout en avant l'ambition commerciale : « *La Chine voulait bien vendre mais non acheter, et l'impossibilité dans laquelle se trouvaient les Anglais et les Français de communiquer avec l'intérieur les empêchait de répandre dans les provinces les produits de leur industrie. La Chine absorbait l'or européen sans réciprocité.* » (1885). Cela justifie par la suite, selon ce manuel, les actions militaires européens contre la Chine. De même, en parlant de la conquête achevée de l'Indochine, on conclut : « *Ils* (les Français) *possèdent ainsi dans la fertile Indo-Chine un empire qui n'a pas moins de 20 millions d'habitants et qui les met à portée de profiter du commerce de la Chine* (…). » (1906). En 1958, période où l'on s'interroge sur le bien-fondé de la colonisation, un manuel analyse clairement les motivations françaises en Extrême-Orient : « *Le désir d'acquérir des bases navales* (…)*, de trouver des terres à coton, des marchés, la volonté aussi de protéger les chrétiens* ». Et, lors de la conquête du Tonkin, on en vient à cette conclusion : « *La conquête de la Cochinchine orientale, réalisée en 1863 ; le protectorat du Cambodge* (…) *; l'annexion de la Cochinchine tout entière* (…) *: la pénétration en Chine, but de toute cette activité* (…). » Et pour préparer un début de conquête de la Chine, on ajoute que : « *le seul fleuve qui permette une pénétration aisée en Chine est le Song-Koï ou Fleuve Rouge, qui débouche au Tonkin. Ainsi, dès la fin de l'Empire* (de Napoléon III)*, apparaît la nécessité de la conquête du Tonkin.* »

De même, on rappelle que le but de la colonisation de l'Asie est avant tout motivée par les terres fertiles que l'on y trouve. « *La colonisation* (en Asie) *y développe des cultures nouvelles, car ce n'est ni l'eau, ni le soleil qui manquent et la terre est grasse.* » (1906). C'est d'ailleurs surtout les

rizières qui intéressent les Français et lorsque l'on décrit les productions agricoles chinoises on ne parle quasi exclusivement que du riz qui pourtant ne concerne que la Chine du Sud. Il faut attendre les manuels des années 1980 pour que l'on parle enfin des autres principales cultures chinoises, à savoir le blé et le millet dans la partie nord.

Mais la conquête de la Chine n'est pas si aisée, et on se résout à développer le commerce en premier lieu, et ce, coûte que coûte. Cela justifie donc les attaques armées des Européens contre la Chine, selon les manuels scolaires, jusque dans les années 1930. Le problème était déjà exposé en 1885 (cf. plus haut) lorsque que l'on dit : « *La Chine absorbait l'or européen sans réciprocité.* ». En 1926, on évoque même : « *Cette situation intolérable* [qui] *dura jusqu'en 1840.* » A partir de là, ce manuel justifie la Guerre de l'Opium menée par les Anglais, pourtant vue comme peu glorieuse dans les décennies suivantes, qui a eu le « mérite » de contraindre les Chinois au traité de Nankin (Nanjing) qui permet aux Occidentaux de commercer désormais à Shanghai, Canton (Guangzhou) et, bien sûr, Hong-Kong (Xianggang) devenue propriété britannique.

2. L'évolution de l'aspect nationaliste de la France dans les manuels

Ce qui transparaît en outre est l'image que l'on donne des Français et des Européens eux-mêmes et qui se transforme au cours du temps. D'abord, on trouve une représentation très nationaliste ou européanniste. Les « Blancs » paraissent plus avancés dans l'art militaire et surtout particulièrement vaillants et moins « lâches » que les Chinois. Par exemple : « *Les Anglais, avec une soixantaine de matelots français, se précipitèrent bravement contre les forts* (…). » (1885). La même année on trouve dans les livres d'école que les Français ont affronté une armée de 40 000 hommes : « *En une heure, on eut raison de cette nuée de barbares.* » On ajoute d'autre part, lors de la marche des « alliés » sur Pékin (Beijing), que le « *général Cousin-Montauban concerta habilement son plan d'attaque, et, avec le concours du général Grant, emporta la position après un brillant combat de cinq heures* (…) *ce fut, on peut le dire, avec une poignée d'Européens que l'armée tartare fut dispersée.* » En 1906, on évoque une « *défense héroïque* » du 24 novembre 1884 au 3 mars 1885. On ajoute à cela que « *la Chine* [a été] *obligée deux fois, en 1860 et 1883, de reconnaître la supériorité des troupes et des flottes françaises.* » En 1926, on reprécise même que les Français, commandés par le Général Cousin-Montauban, « *mirent en déroute 40 000 Chinois et Tartares après un brillant combat au pont de Palikao (21 septembre 1860)* » et que quand « *les Européens entrèrent en relation avec la Chine au dix-neuvième siècle, l'armée chinoise était une véritable armée d'opérette* ».

On retrouve d'autres images, particulièrement patriotes, qui exaltent le symbole des trois

couleurs en terre étrangère : « *Trois drapeaux français précédaient le baron Gros, dont le cortège guerrier et imposant fit une impression profonde sur la population chinoise.* » (1885). Il est pourtant difficile d'imaginer ce que pensaient réellement les Chinois devant le cortège français, mais on peut deviner, dans cette phrase, l'idée sous-jacente que la population locale serait peut-être fière d'appartenir à une nation telle que la France. On retrouve un autre exemple en 1958 qui rapporte les bienfaits militaires qu'apportent les Européens aux Chinois : « *Au moins cette défaite rapporte-t-elle quelque chose à l'Empereur. Un Anglais, Charles Gordon, à la tête d'une petite armée chinoise armée et entraînée à l'européenne, écrase en dix-huit mois la révolte taï-ping qui sombrait dans l'anarchie* ». De cette façon, on sous-entend que les Chinois pourraient trouver leur compte à collaborer avec les Occidentaux qui pourraient « apporter » leur savoir-faire.

Néanmoins, il paraît difficile de justifier les exactions françaises ainsi que certaines expéditions en Chine. On présente donc la France, jusque dans les années 1930, comme une nation vengeresse quand elle se trouve confrontée à la « traîtrise » et la « cruauté » chinoise. Ainsi, dans le manuel de 1885, on exalte un esprit de revanche, voire de compétition entre les Européens et les Chinois, de sorte qu'après une défaite qui a entraîné des pertes humaines dans le camps occidental, les « *Anglais et les Français résolurent d'infliger au gouvernement chinois un châtiment dont il se souvînt.* ». De la même manière, on y justifie la marche sur Beijing par l'arrestation des Français et des Anglais qui partaient négocier un traité à Tong-Tcheou : « *Ces trahisons indignèrent les alliés qui pressèrent leur marche* ». Par la suite, en 1926, cette description d'un état vengeur est encore plus exacerbée. En évoquant le même épisode, on dit que les Chinois « *s'emparèrent par trahison de 37 Européens. Ils en tuèrent quatre et en firent périr seize autres dans d'atroces tortures. Pour venger cette trahison, les Alliés mirent à sac et incendièrent le Palais d'Été, la plus précieuse des résidences impériales.* »

3. Un exemple d'évolution d'interprétation : l'affaire du sac du Palais d'Été

Mais la vision de la France dans ce genre d'affaire évolue beaucoup avec le temps, si bien que l'on ne trouve parfois plus du tout les mêmes représentations d'un manuel à l'autre selon l'époque. L'exemple du sac du Palais d'Été est probant. Dans l'ouvrage ici étudié de 1885, on précise bien que les armées françaises et anglaises « *occupèrent le palais d'Été de l'Empereur, dont elles se partagèrent les richesses.* » On reconnaît bien alors le pillage commis par les Français sans prononcer le mot. Puis quand les « alliés » découvrent le sort qui a été réservé aux prisonniers de Tong-Tcheou « *qui furent ramenés dans un état affreux* » ainsi que « *les traitements odieux subis par les autres* », le manuel précise que dans « *leur colère, les Anglais retournèrent au palais d'Été*

et livrèrent aux flammes cet immense édifice, sacré aux yeux des Chinois. » De cette façon, on précise que seuls les Anglais sont responsables de l'incendie du Palais d'Été. Pourtant, en 1906 on dit ignorer les causes de l'incendie. Vingt années plus tard, en 1926, on précise et revendique que « *les Alliés* (sans distinction) *mirent à sac et incendièrent le Palais d'Été* ». Seulement l'interprétation historique est différente. En effet, on rapporte ici que le sac du Palais d'Été, hors incendie, n'a eu lieu qu'après avoir su ce qui était arrivé aux 37 Européens arrêtés, contrairement à ce qu'on affirme dans les manuels scolaires 40 ans plus tôt. En 1953, on ne parle simplement pas de cet épisode mais quelques années plus tard, en 1958, on évoque un acte « *scandaleux* » commis par les Européens : « *Les alliés, maîtres de Pékin* (…) *sont éblouis par les richesses de la ville. Mais lord Elgin fait brûler l'admirable Palais d'Été. Français et Anglais s'unissent dans un scandaleux pillage* ». Par la suite, cet épisode ne fait plus partie des programmes d'histoire.

B. L'image de la Chine, des Chinois et de la civilisation

1. Stagnation de la civilisation chinoise

On retrouve dans presque tous les manuels sur un siècle (des années 1880 aux années 1980) l'idée que la Chine a été un pays à la civilisation importante, qui a même devancé la civilisation occidentale pendant plusieurs siècles du point de vue des inventions et même de la philosophie avec notamment Confucius (Kong Fuzi ou Kong Zi). On attache donc une valeur historique particulière au « progrès », particulièrement dans les manuels français de la fin du XIX° siècle encore fortement influencés par la Révolution Industrielle. Ainsi, on rappelle que la Chine a découvert bien avant l'Europe la culture de la soie, le papier, la poudre à canon, la boussole, l'imprimerie, la façon de faire la porcelaine, etc.. On retrouve ceci jusque dans le manuel de 1986 qui précise même que l'Europe a profité des inventions chinoises : « *C'est par l'intermédiaire des Arabes qui commerçaient avec la Chine que l'Europe a connu la plupart des inventions chinoises* ».

Pourtant, on insiste bien sur le fait que cette grandeur de civilisation est d'une époque bien révolue : « *Les Chinois ont eu une civilisation très brillante. Ils ont connu de longs siècles avant les Européens l'usage de l'aiguille aimantée, la poudre à canon, la porcelaine, le papier de chiffons, l'imprimerie : la Gazette de Pékin, le journal officiel chinois, est contemporaine de Hugues Capet. Ils ont excellé dans le travail du bronze et des bois durs, le tissage de la soie, l'art des broderies.* (…) *Leur civilisation atteignit son apogée du XIV° siècle au XVII° siècle sous la dynastie des Ming. Cette dynastie périt en 1644, succombant sous les attaques d'envahisseurs venus du Nord, les Mandchous* ». Ce qu'explique cet extrait de manuel de 1926, c'est que malgré une période faste et inventive, la Chine est restée sur ses acquis, a cessé « d'évoluer » et a pris du « retard ». A l'inverse,

on remarque dans un manuel de 1953 que « *l'Empire chinois était, vers 1850, le plus grand Empire du monde* ». Mais il ne s'agit pas d'un jugement de valeur, plutôt d'un constat de superficie du territoire. De sorte que dans l'ouvrage de 1926, en parlant des examens et concours des fonctionnaires chinois sous l'empire (mandarins), on relate que les « *programmes encore en vigueur en 1900 étaient contemporains de Charlemagne ou de Louis le Débonnaire, et remontaient au IX° siècle : à peine venait-on d'y introduire quelques éléments des sciences « étrangères »* ».

L'analyse historique dans ces manuels évoque alors une stagnation, un immobilisme culturel, politique et scientifique qui caractériserait la civilisation chinoise contemporaine. Certes la Chine a un passé prestigieux « *mais cette brillante civilisation, dont les traits essentiels étaient déjà fixés près d'un millénaire avant Jésus-Christ, n'avait pas évolué* » (1953). On parle également d'évolution « zéro », notamment dans les techniques agricoles, de l'Antiquité chinoise à nos jours : « *On voit encore dans les campagnes, des instruments aratoires tirés par des hommes ou des femmes, et la charrette à bras comme la palanche y sont encore les moyens de transports les plus répandus...* » (1984) ; « *A cause de la taille très réduite des parcelles cultivées, l'agriculture chinoise est demeurée une agriculture de « jardinage » où prédominaient les travaux manuels.* » (1986). Ces Chinois « *jardiniers plus qu'agriculteurs* » sont déjà évoqués dans un manuel de 1958.

Selon un manuel scolaire de 1926, cet immobilisme s'explique aussi par le tempérament chinois : « *Immobilisés dans le respect du passé* (notamment le culte des ancêtres)*, ils n'ont encore, pour la plupart, que mépris pour les idées nouvelles, méfiance et haine pour tout ce qui vient du dehors et des « Diables étrangers »* (…) *la masse du peuple et les mandarins demeuraient hostiles aux nouveautés* ». De même, en 1953, on parle de « *l'Extrême-Orient jusque-là immobile* » à l'arrivée des troupes occidentales au milieu du XIX° siècle, tandis qu'en 1958 on décrit une « *vieille et brillante civilisation qui* (…) *existe en tant qu'état depuis près de quatre mille ans. Mais le pays, replié sur lui-même, végète depuis longtemps* ». On y ajoute que les « *causes de ce déclin sont multiples* » notamment en raison du « *culte des ancêtres* [qui] *marque une société qui regarde vers le passé, et, convaincue de la supériorité des morts, reste vouée à la routine* ». Puis en parlant de Tchang Kai-Shek (Jiang Jieshi) en 1935 : « *Il entend régénérer les Chinois, les faire sortir de leur traditionnelle passivité* ». On retrouve encore ce discours qui évoque une société « passéiste » dans le manuel Hachette de 1984 quand il parle de la Chine des années 1980 : « *Le poids du passé reste très lourd : l'économie est attardée, les mentalités demeurent imprégnées de traditions séculaires* ».

2. Défauts et infériorité de la « race jaune »

La question que l'on se pose alors est de savoir si ce tempérament est culturel ou bien inné. Il faut rappeler qu'à la fin du XIX° siècle prédomine dans les esprits occidentaux l'idée d'existence de

races, ayant chacune leurs particularités morphologiques et intellectuelles, et n'étant pas égales du point de vue de « l'évolution » humaine. De cette manière, il n'est pas rare de trouver dans des ouvrages de cette époque, qui se veulent scientifiques ou encyclopédiques, des comparaisons entre les différentes « races ». En règle général, il est dit que les « Noirs » (Africains) sont les moins évolués, quasi des sous-hommes, on parle même parfois de chaînon manquant entre l'homme et le singe ; puis vient les « Rouges » (Amérindiens) à peine plus évolués et dont on ne parle pas toujours car soit-disant voués à disparaître au profit de la « race blanche » ; plus civilisée, la race des « Jaunes » (Asiatiques) qui est évoluée mais qui a ses limites et ne peut pas aller plus loin (cf. plus haut) ; et pour finir, les « Blancs » (Occidentaux), race la plus évoluée, sans cesse tournée vers le progrès et qui doit naturellement prendre son ascendance sur les autres races (bien qu'il existe, selon ces théories, des « Sous-blancs », à savoir les Juifs ou encore les Arabes). Évidemment, ces thèses raciales sont totalement obsolètes aujourd'hui, mais elles sont encore présentes dans les esprits jusque dans les années 1930. Ainsi on retrouve dans les manuels de cette période la description des caractéristiques de la « race jaune », vue comme inférieure à la blanche. Cela est très lisible dans un manuel de 1926 : « *Les Chinois – ils s'appellent eux-mêmes les Célestes – sont de race jaune. Ils sont laborieux, tenaces, sobres, intelligents, très dissimulés et rusés, d'une politesse extrême, commerçants dans l'âme, pleins de mépris pour le métier des armes* ». En 1953, sans parler de race, on retrouve néanmoins le même type de description : « *Les Chinois sont laborieux, intelligents, d'une politesse extrême, plein de respect pour les savants. Leurs paysans ont su mettre le sol en valeur avec une habileté et une ténacité étonnante* » (ce qui d'un point de vue agricole tranche avec l'idée d'immobilisme vu plus haut). Dans l'ouvrage de 1926, par « *dissimulés et rusés* », il faut comprendre « fourbes », stéréotype récurrent de la mentalité chinoise par les Occidentaux de l'époque. On retrouve cela par exemple dans le manuel de 1885 : « *Fidèles à leur diplomatie perfide, les Chinois ouvrirent avec les vainqueurs des négociations* », et en 1926 : « *ils s'emparèrent par trahison de 37 Européens* ». Dans le même ouvrage, on parle des Mandchous (Chine du Nord), « *un peuple de race jaune qui imposa à la Chine la dynastie des Tsing* (Qing) *qui a régné jusqu'en 1912. Au XIX° siècle la plupart des souverains ont été des incapables, qui ont dissimulé sous leurs cruautés leur faiblesse et leur incurie. Aussi la Chine a-t-elle connu une ère de décadence qui a entraîné la chute de la dynastie régnante et menacé l'intégrité de la Chine* ». Cette idée d'une Chine décadente est complétée par la théorie que le progrès ne peut venir que des « Blancs ». Ainsi, on compare souvent la Chine et le Japon, qui a ouvert ses portes aux Occidentaux pendant l'Ère Meiji. Par exemple en 1958 : « *le Japon s'applique à imiter les puissances blanches, mais la Chine n'accorde aux « Barbares occidentaux » qu'un mépris dédaigneux. Le Japon devient très vite une grande puissance, tandis que les malheurs de la Chine finissent par y déterminer,*

tardivement, un mouvement de réveil », le même manuel d'intituler la leçon expliquant la période de déclin de la Chine par « *La Chine avant les Blancs* » (sans parler explicitement de race, on peut tout de même noter à plusieurs reprise dans ce manuel de 1958 qu'on utilise le terme de « Blancs » par opposition aux Asiatiques). Il faut tout de même noter qu'en parlant ensuite du Japon, ce manuel parle d'un « *pays habité par une race composite où se mêlent les influences nordiques (Aïnos), mongoles, chinoises, coréennes et malaises* ».

On déplore, dans ces ouvrages scolaires, la « décadence » de la Chine par la xénophobie « naturelle » des chinois pour les « *Diables étrangers* » (1926), par les superstitions des Chinois et par la corruption de ses hauts-fonctionnaires, les mandarins, « *qui le plus souvent achètent leur charge et avancent à la faveur* » (1926). Ce même manuel explique que le « *chemin de fer en particulier les exaspérait, parce que les clous employés pour fixer les rails aux traverses « pouvaient blesser l'épine dorsale des dragons sacrés habitant sous la terre ». En 1879, il fallut cesser l'exploitation et les rails furent arrachés* ». Cet épisode est à nouveau relaté dans les manuels des années 1950. En 1958, on note dans les manuels que le « *morcellement et l'anarchie ont toujours caractérisé l'histoire politique de la Chine* » et que celle-ci n'a connu que des « *moments d'unifications relatives* ». La carte de la Chine qui illustre ce texte ne montre pas la Chine telle qu'on se la représente en général mais avec des frontières beaucoup plus restreintes (la « Chine propre ») séparée des « provinces extérieures » (la Mandchourie, la Mongolie, le Turkestan et le Tibet). Plus loin le même texte parle de « *l'autorité d'un Empereur nominalement autocrate* » mais se contredit en plusieurs points. D'abord, il cite Confucius qui dit que « tous les hommes sont frères entre les quatre mers (le monde entier) » et indique que les Chinois suivent à la lettre les paroles du philosophe. Or, on lit un peu après : « *Malgré leur dédain pour les étrangers, les Chinois s'étaient montrés souvent tolérants à leur égard* », une phrase qui parle à la fois d'une attitude de rejet et d'accueil pour les étrangers ! En 1958, on retrouve cette thèse de la xénophobie des Chinois : « *Le souvenir d'un glorieux passé amène cependant l'Empereur à le prendre de très haut avec les Blancs. Il les traite avec un mélange de mépris et de crainte* ». D'autre part, on en revient à la malhonnêteté des mandarins : « *Partout la violence, partout l'insécurité : les fonctionnaires volent comme les généraux* » ; « *ces mandarins sont vénaux : ambitieux* ».

Enfin, on retrouve l'idée récurrente de la « barbarie » des Chinois. Ils sont vus comme particulièrement cruels et par extension, un peu sots. En 1885, on parle à plusieurs reprise de « *barbares* » qui réservent des « *traitements odieux* » à leurs victimes. Par la suite, on dit qu'ils « *massacraient de la façon la plus barbare* » (1926). Concernant leur « bêtise », le manuel de 1958 est prolixe : à propos d'une victoire chinoise pendant la Guerre de l'Opium, il est dit que l'empereur se félicite et que ce « *succès lui tourne à la tête : il écrit à la Reine Victoria : « Si vous vous*

soumettez humblement à la dynastie céleste, et offrez votre obligeance, peut-être aurez-vous la chance de racheter vos fautes passées. » » Par ailleurs, on lit à la page suivante qu'un « *jeune lettré à tête faible, qui a mal assimilé la lecture de la Bible, lance dans le Sud un mouvement religieux et nationaliste* (la Révolte des Taiping) ». Enfin ce même manuel résume la situation de la Chine de 1894 à 1916 en trois points. A savoir que la Chine : « *Tourne le dos au progrès* », « *Réagit avec violence* » et fait un « *lent effort de modernisation* ».

3. D'une interprétation « abusive » au souci de neutralité

On constate à la fin du XIX° siècle et dans la première moitié du XX° que l'on trouve dans les manuels une certaine méconnaissance du système impérial chinois, particulièrement le système administratif sous la dynastie Qing. En effet, il s'agit d'un système pyramidal à la tête duquel on trouve l'empereur (ou l'impératrice douairière régente), qui délègue beaucoup son pouvoir (qui est avant tout religieux) mais qui reste tout puissant et peut donc le cas échéant agir directement et invalider, s'il le juge utile, les décisions prises par ses subalternes. Puis, vient le Grand Secrétariat composé de six grands dignitaires qui conseillent l'empereur et qui proclame les édits impériaux et règle les lois de l'État. Suit ensuite le Secrétariat d'État composé de princes impériaux, de membres du Grand Secrétariat, de présidents des ministères et de chefs d'autres administrations (ils rédigent les décisions et les édits impériaux et la prise des résolutions nécessaires pour rendre l'administration civile et militaire efficace et réglée). Enfin, on trouve six ministères ou départements exécutifs présidés chacun par deux présidents et quatre vice-présidents. Tout cela est fort bien expliqué à la page 58 du manuel Hachette de 1885. Pourtant, les auteurs de ce même manuel s'étonnent du non respect des traités signés par les Chinois. En effet, les Français et les Anglais contraignent militairement les dignitaires de la ville de Tianjin à signer un traité : « *Là, ils rencontrèrent des commissaires chinois qui signèrent les traités de Tien-Tsin (juin 1858)* ». Or ce traité n'est pas respecté par la Chine et cela est perçu comme une « *trahison* » par les Européens (manuels de 1885 et de 1926). Après le sac du Palais d'Été, « *le prince Kong, frère puîné de l'empereur, consentit à livrer quelques portes, à admettre toutes les réclamations du traité de Tien-Tsin* » (manuel de 1885). Pourtant, on s'étonne à nouveau de la « perfidie » des Chinois qui, le 9 juillet 1870 dans cette même ville de Tianjin, massacrent « *une vingtaine d'Européens, presque tous Français* ». D'autre part, en 1958, on s'émeut du fait que « *les traités de 1842-44 ne sont pas appliqués. Le gouvernement chinois s'efforce de reprendre peu à peu ses concessions* ». En fait, c'est mal connaître le système chinois. En effet, tous ces traités n'ont pas été signés par l'empereur lui-même, mais par ses subalternes, qui y étaient contraints militairement. Or, comme explicité plus haut, n'ayant pas été consulté, l'empereur est en droit, selon le système impérial, de ne pas

reconnaître ces traités et de les invalider. Ainsi, il aurait fallu aux Occidentaux l'assurance que ces traités aient bien reçu l'aval de l'empereur ou de l'impératrice douairière. Cependant, cela n'est précisé dans aucun manuel scolaire traitant de cette période, certainement par méconnaissance du pouvoir réel de l'empereur qui n'était pas aussi affaibli politiquement qu'on aurait pu le penser.

De même, concernant les mandarins, on insiste en 1926 sur le fait que « *le plus souvent* [ils] *achètent leur charge et avancent à la faveur* ». Il est vrai qu'on considère aujourd'hui qu'il existait effectivement de la corruption chez certains mandarins, notamment dans les provinces les plus éloignées de la capitale de l'empire. Toutefois, il est faux d'affirmer que l'on pouvait « acheter » sa fonction de mandarin. En effet, le recrutement des fonctionnaires chinois était particulièrement sévère et encadré. Les lettrés, qui devaient avoir étudié la littérature, les sciences, et la philosophie devaient passer trois concours : un examen local, pour être habilité à passer l'examen provincial, qui permettait l'accès au concours final, l'examen impérial, qui donnait l'accès au mandarinat. Il y avait près d'une centaine de milliers de candidats et très peu d'élus (environ 10%). Mais en 1986, il semble que l'on rétablisse une vision plus objective de la situation mandarinale : « *Ils assuraient le gouvernement proprement dit dans tout l'Empire. Recrutés par examens dont le programme était essentiellement l'étude des textes de Confucius, ces mandarins formaient une bureaucratie chargée de contrôler et gérer tous les domaines de l'activité humaine : politique, justice, commerce, ravitaillement, impôt... Ils constituaient une classe sociale privilégiée et influente, mais ils pouvaient toujours être révoqués par un supérieur hiérarchique ou par l'Empereur lui-même* ». Ce manuel présente les fonctionnaires chinois comme des individus méritants en détaillant les différentes étapes de concours, comparés à nos Baccalauréat, Licence et Doctorat. C'est une vision qui se veut plutôt « positive ».

Dans les années 1950, on remarque, hormis les mandarins « vénaux », que l'on interprète d'une façon plus neutre les événements opposant la Chine et la France dans la seconde moitié du XIX° siècle. De cette manière, on indique en 1953 que si la Chine a rejeté les missionnaires chrétiens c'est que « *le spectacle des rivalités entre les différents ordres religieux ainsi que le fanatisme de certains missionnaires amenèrent l'Empereur à interdire le christianisme sous peine de mort* ». De la même façon, le manuel de 1958 précise que si « *les traités de 1842-44 ne sont pas appliqués* » c'est aussi parce que les « *missionnaires et les marchands européens se laissent, de leur côté, entraîner par leur zèle, et vont au-delà de ce qui était convenu* ».

De même, le manuel de 1980 insiste sur les responsabilités des puissances occidentales quant aux difficultés que rencontre la Chine pour garder son unité durant la Première République. En effet, on indique que la Chine conserve « *une indépendance politique théorique* » du fait que « *les grandes puissances s'y disputent les marchés et ne s'entendent que pour imposer leur volonté*

à des gouvernements impuissants ». De même, selon cet ouvrage, les Occidentaux entretiennent les rivalités entre les différents chefs républicains se disputant le pouvoir car ils « *s'efforcent de maintenir leur influence* ». En bref, ils appliquent l'adage « diviser pour mieux régner ». En 1984 on confirme cela : « *La mainmise* [sur la Chine] *est plus subtile. (...) les Européens, par des empiétements (contrôle de mines, construction de chemins de fer), deviennent maîtres de* [son] *économie. Ainsi la Chine doit accepter le partage de son territoire en zones d'influences par les Occidentaux (...)* ». Ces zones sont d'ailleurs illustrées par une carte intitulée « *L'influence étrangère en Chine* ». D'autre part, dans ce même manuel scolaire de 1984, on se montre critique quant à l'attitude colonialiste des Européens : « *L'Europe est convaincue de la supériorité de sa civilisation. Elle répand l'idée de l'écrivain anglais Kipling : il appartient à « l'homme blanc » dont c'est « le fardeau » mais aussi le devoir et l'honneur, d'éduquer, d'initier à la civilisation européenne les peuples qu'elle se plaît à nommer « primitifs »* ». L'européen est ici qualifié de « *Maître exigeant, arrogant* ». On cite même un discours de Jules Ferry de 1885 où il affirme que « *les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont un devoir de (les) civiliser* ». Cette vision critique de ce genre de politique extérieure de la France de l'époque est illustrée par l'évocation de l'épisode de la révolte des Boxers où l'article porte le titre « compatissant » : « *Des résistances encore faibles* ».

Enfin, ce manuel expose un dossier de deux pages sur l'œuvre du dessinateur de bandes-dessinées Hergé présenté comme un auteur de « *documents historiques du XX° siècle* ». De là, on montre un extrait de *Tintin et le Lotus Bleu* (1934-35) où l'on fait une « *Dénonciation du racisme des colons blancs installés en Chine dans la concession internationale de Changaï* (Shanghai) ».

C. Des explications historiques différentes selon les époques

1. Les conflits sino-japonais : dans quel camps se trouve la France ?

Dans les manuels de la fin du XIX° siècle, on remarque une vision très impérialiste malgré la III° République. On souhaite agrandir l'empire colonial. Or, on montre une image plutôt positive du Japon qui, à l'inverse de la Chine, s'ouvre facilement aux étrangers occidentaux à partir de l'Ère Meiji. Cette vision perdure même dans l'ouvrage de 1926 qui précise que les Japonais, bien que « *de race jaune comme les Chinois* (…) *en diffèrent profondément. Soldats d'instincts, d'une admirable bravoure, élevés, dans le culte de l'héroïsme, l'esprit de sacrifice et la religion de la patrie, artistes merveilleux et du goût le plus sûr, d'humeur gaie et accueillante* (…) ». Il faut rappeler par ailleurs que la France était aussi l'alliée du Japon pendant la Première Guerre Mondiale, ce qui pourrait peut-être expliquer cette présentation positive des Japonais dans les

années 1920.

Pourtant, un revirement s'effectue avec la publication dans le supplément du journal *Le Vingtième Siècle* des épisodes de la bande-dessinée d'Hergé, *Tintin et le Lotus Bleu,* du 9 août 1934 au 17 octobre 1935 et qui parait par la suite en album couleur en 1946, un an après la Seconde Guerre mondiale. Cette bande-dessinée raconte les aventures d'un reporter belge dans une Chine occupée par les Japonais. Très vite, il prend parti pour ses nouveaux amis chinois face à l'envahisseur nippon, montré comme brutal et sans scrupule envers la population. Le héros s'en prend aussi à des Occidentaux, vus comme racistes, qui se considèrent comme chez eux et qui n'hésitent pas à maltraiter les Chinois et a abuser de l'opium. Il se moque également des stéréotypes que les Européens ont des Chinois (Cf. document plus bas). Cette bande-dessinée, pleine de clichés sur la Chine par ailleurs, a un succès retentissant en France, a tel point que le grand public tend à partager l'opinion d'Hergé, à savoir que l'impérialisme du Japon et ses conquêtes en Chine sont inacceptables. Puis vient la Seconde Guerre Mondiale qui place le Japon aux côté de l'Allemagne. A partir de là, l'interprétation des guerres entre la Chine et le Japon et le rôle de la France dans ces conflits change du tout au tout dans les manuels scolaires. On remarque cependant dans les ouvrages des années 1950 qu'on ne sait plus vraiment qui « défendre », dans ce contexte d'une Chine qui a été, comme la France, une victime de la dernière guerre, mais qui, en cette période de Guerre Froide, s'est rangée du côté des Soviétiques. De ce fait, on déplore dans un manuel de 1953 que « *l'immense monde chinois* (…) *sans défense contre les armements modernes,* (…) *sera à plusieurs reprises menacé de démembrement et contraint de céder aux convoitises européennes et japonaises* ». Un peu plus loin, à propos de l'annexion de la Mandchourie en 1932, rebaptisée Mandchoukouo, par les Japonais, on précise que « *la S.D.N. éleva quelques timides protestations et envoya une commission d'enquête* », ce qui a provoqué le départ du Japon de la S.D.N. en mars 1933. Il est dit aussi que le Japon attaque la Chine en 1937, « *profitant d'un incident minime – quelques coups de feu tirés sur une patrouille japonaise dans les environs de Pékin* – (…) ». Et d'ajouter à propos de la réaction de la France : « *presque tous les Chinois – même les communistes* (…) *– se groupèrent autour de Tchang-Kaï-Chek* (Jiang Jieshi) *; d'autre part si l'Angleterre, la France et la Russie étaient trop occupées en Europe pour songer à intervenir directement dans la lutte, elles livrèrent du moins à la Chine des armes, des munitions, des avions. Le conflit sino-japonais allait durer huit ans (1937-1945)* ».

Extrait de l'album *Tintin et le Lotus Bleu* (1946)

En 1958, néanmoins, on se montre plus prudent : certes la Chine est une alliée de la Seconde Guerre Mondiale, mais elle est également une ennemie potentielle durant ce contexte de Guerre Froide lors de l'écriture du manuel, tandis que le Japon est repassé du côté du bloc de l'Ouest. De cette manière, on trouve des explications justifiant l'impérialisme japonais pendant la première partie du XX° siècle, à savoir « *des causes stratégiques* », « *des causes économiques* » et « *des causes psychologiques* ». En outre, il est précisé, lors de la prise de Port-Arthur au nord de la Chine par les Japonais en 1895, que les Russes convoitaient également, que si la France a soutenu la Russie face au Japon, elle l'a fait « *à contre-cœur, par simple fidélité pour l'alliance* » tandis que « *l'Angleterre n'intervient pas (« le Japon est une puissance d'avenir », déclare lord Rosebery)* ».

Pourtant, la Chine s'étant éloignée de l'URSS et se rapprochant des états de l'Ouest dans les années 1970, certains pédagogues reconsidèrent la question du Maoïsme qui paraît séduisant pour certains « sinophiles ». De là, une tendance à prendre parti pour les Chinois reparaît et, en 1980, on détaille les stratégies militaires japonaises pour affaiblir la résistance chinoise pendant la Seconde Guerre Mondiale : « *la conquête de la Birmanie met en danger l'Inde et coupe les dernières voies de ravitaillement de la résistance chinoise* ». En outre, on s'efforce de décrire les atrocités commises par les Japonais à partir de témoignages : « *la Kempetaï (la police secrète japonaise) est arrivée. Elle possédait la liste de tous les Chinois qui soutenaient Tchang Kaï-chek (...). Elle les a*

arrêtés, liquidés à la mitrailleuse et achevés à coups de baïonnettes, par milliers ». Néanmoins, en 1984, on trouve des justifications quant à l'invasion japonaise : « *le Japon manque de ressources naturelles ; l'essor démographique entraîne des famines. L'expansion japonaise devient une solution* ». De la même manière en 1989, on cite un article de la *Revue économique internationale* de 1934 qui « explique » que « *Le Japon n'a pas le choix : il doit mourir de faim s'il ne peut établir sa domination. Pays hautement industrialisé, son sol ne recèle aucune des matières premières indispensables à la grande industrie (ni fer, ni charbon) ; l'agriculture japonaise ne peut nourrir l'immense population du pays passée de 33 millions en 1872 à 70 millions en 1934. Mourir ou s'étendre, telle est la question (...). D'où l'expansion sous toutes ses formes : (...) celle des armes s'il le faut, là où des résistances se manifestent (...)* ». Mais cela n'empêche pas, dans ce même ouvrage de 1989, de rappeler qu'en juillet 1937 « *Le Japon envahit (...) le reste de la Chine sans déclaration de guerre* ». De même, en reprenant l'exemple du « témoignage historique » de Hergé avec *Le Lotus Bleu*, on montre un extrait de la bande-dessinée où le dessinateur dénonce les stratagèmes japonais pour manipuler l'opinion internationale de façon à « couvrir » et justifier leur invasion de la Chine.

Plus récemment, on retrouve ce parti pris pour la Chine contemporaine quant à ses relations conflictuelles avec le Japon. Ainsi, dans le manuel Hachette de 2003, en Géographie, il est question de la présence économique et technologique du Japon en Chine, en prenant l'exemple de l'implantation de nombreuses usines Toyota où des centaines de techniciens chinois, qui constituent une main-d'œuvre peu chère, sont « dirigés » par des ingénieurs japonais. A partir de ce constat, le manuel pose plusieurs questions en guise d'exercices parmi lesquelles on peut trouver ces deux-ci : « *3. Pourquoi le Japon est-il « toujours suspect auprès de ses voisins » ? (...) 9. En quoi est-ce une forme de domination du Japon ?* ». En 2007, toujours en Géographie, on rappelle que : « *A la différence de l'Allemagne, qui est réconciliée avec ses voisins, le Japon n'entretient <u>que</u> des échanges économiques et commerciaux avec les autres pays de l'Asie du Nord-Est* ». De même, on évoque encore les « raisons » qui ont poussé le Japon à conquérir la Chine par le passé (le manque de ressources et la pression démographique) puis on présente un graphique qui démontre que depuis 2002 les Japonais exportent plus vers la Chine que l'inverse.

2. Mao Zedong : héros ou tyran ?

Depuis les années 1950, le personnage de Mao Zedong est incontournable. Comme il a été vu précédemment (Cf. partie I), il est l'un des piliers de la résistance chinoise face aux Japonais pendant la Seconde Guerre Mondiale. De ce fait, sans être encore le chef de l'état chinois, il est une figure importante du camps des Alliés. Mais en fondant la République Populaire de Chine en 1949

puis en devenant Président de la République en 1954, il se range rapidement dans le camps de Staline et des autres états communistes pendant la Guerre Froide.

Néanmoins, cette alliance avec l'URSS prend fin assez rapidement (1957-58). A partir de là, la Chine prend une position particulière, celle d'un pays communiste qui a rompu avec Staline. En 1999, une carte du monde montre la répartition des états dans les blocs occidental et oriental. Bien que la Chine y soit montrée comme faisant partie du bloc de l'Est, on remarque néanmoins qu'elle ne partage pas la même couleur que l'URSS et ses alliés « directs », elle est comme « indépendante » au sein du bloc oriental. Le manuel de 1980 insiste sur le fait que la Chine s'émancipe de la bipolarité de la politique internationale en ce contexte de Guerre Froide. Ainsi, « *Entre le « bloc occidental », animé par les Américains, et le « bloc socialiste », dominé par les Soviétiques, (...) la Chine* [et d'autres pays tels que les anciennes colonies de l'Europe et quelques états comme la Yougoslavie] *recherchent une « troisième voie » politique. Ce non-engagement fait l'unité du « Tiers monde »* ». La Chine, représentée par le Premier Ministre Zhou Enlai à la conférence de Bandoeng en 1955, devient alors l'une des porte-paroles des pays dits du Tiers-Monde, aux côtés notamment de l'Indonésie, de l'Inde et de l'Égypte. Elle affirme « *la volonté des pays pauvres de se faire entendre par les États industrialisés : ils souhaitent qu'une entente internationale réduise les dépenses militaires et que les sommes ainsi économisées aillent aux États les plus démunis* ».

En outre, c'est une époque où le pays se « ferme » à l'Occident, redevient « mystérieux » et laisse peu d'information filtrer sur sa politique intérieure. Que penser alors de l'homme qu'est Mao Zedong ? Les Français restent partagés.

Dans le manuel scolaire de 1958, on rapproche Mao Zedong de Sun Wen (Sun-Yat-Sen) qui néanmoins « *ne va pas jusqu'au communisme, n'admet pas la lutte des classes et veut seulement confisquer, au profit de l'État, la plus-value que réalisent les capitalistes.* (…) *Il donne au pays une constitution et fonde un parti solide* » (on note néanmoins que l'ouvrage insiste par la suite sur l'influence russe sur Sun Wen par l'intermédiaire d'une lettre qu'il a écrite à des amis soviétiques peu de temps avant sa mort). Puis, le manuel oppose Mao Zedong à Jiang Jieshi (Tchang-Kaï-Tchek) dont le régime est bien celui « *d'une dictature, et qui prend souvent modèle sur les régimes autoritaires européens* » puisque à « *l'image des pays fascistes, on compte sur la propagande et sur la force* ». Face à cela, il n'y a bien que Mao et les Communistes selon l'ouvrage, qui note malgré tout l'importance de leur « *propagande* ». Un peu plus loin, les élèves peuvent lire un extrait d'écrits de Mao qui s'exprime sur la Longue Marche.

Il est intéressant de préciser que malgré le contexte anti-communiste de Guerre Froide, des intellectuels français adhèrent aux thèses maoïstes et donnent une image plutôt positive d'un pays

dont on ignore alors l'actualité. C'est ce que l'on remarque en 1980, lorsque les manuels scolaires de chez Hachette parlent de « *l'éveil de la Chine* » lorsqu'il s'agit d'expliquer l'avènement de la République Populaire de Chine à partir de 1949. « *Mao Tsê-toung doit d'abord restaurer l'économie* » et on exalte sa politique : « *Les progrès sont très rapides, malgré les guerres auxquelles la Chine se trouve mêlée, notamment en Corée de 1950 à 1953* ». On peut d'ailleurs se demander si le manuel suggère ici que la Chine se serait engagée dans la Guerre de Corée contre sa volonté, ce qui serait une véritable « omission » du rôle des « volontaires chinois » menés par Lin Biao dans ce conflit. On vante également les communes populaires : « *Les coopératives sont rassemblées dans de vastes « communes populaires », la main-d'œuvre disponible est mobilisée dans de grands travaux, comme la construction de digues, ou pour des tâches industrielles* ». les auteurs du manuel déplorent toutefois que « *ce mouvement, mené trop précipitamment, échoue bientôt* ». Cependant, quelques pages plus loin, les auteurs se montrent plus nuancés en citant quelques paroles de Mao : « [L'expérience passée] *nous incite à appliquer la dictature démocratique populaire, c'est-à-dire à priver les réactionnaires du droit à la parole et à ne réserver ce droit qu'au peuple. (...)* [les] *classes s'unissent (...) et exercent la dictature sur les valets de l'impérialisme* ». On montre le revers de la politique du Grand Timonier qui assume l'instauration d'un régime dictatorial.

En 1984, le discours sur la politique chinoise est, à l'inverse, sans concession. Par exemple, on trouve des affiches de propagande chinoise contre le révisionnisme parmi les documents d'Histoire. D'autre part, bien que l'on décrive une commune populaire ainsi : « *Elle possède des écoles primaires dans toutes les brigades, 17 écoles secondaires* (…) *et une école technique agricole, un hôpital de 29 chambres (...)* », on affirme par ailleurs que « *Le « Grand Bond en avant » aboutit finalement à un échec* ». Quant à la Révolution Culturelle, déclenchée en 1966, son « *bilan est lourd : de un à deux millions de morts, une production désorganisée, la fermeture des écoles et des universités* ».

Affiche de propagande maoïste contre le révisionnisme

Puis le discours des manuels devient ambivalent. En 1989, on donne d'abord une vision positive de l'accession au pouvoir des communistes chinois au sortir de la Seconde Guerre Mondiale : « *Seul un gouvernement fort, désintéressé et efficace aurait pu faire face à des difficultés aussi graves. Le Guomindang, qui sortait de la guerre, était loin d'avoir ces qualités. (...) Il était alors évident que les communistes chinois étaient devenus une force indispensable à la consolidation de la résistance (contre les Japonais) mais aussi à la construction de l'avenir du pays* ». Mais très vite, on modère les appréciations positives : en parlant de la création des communes populaires, on précise que « *C'est un nouvel échec pour Mao : mauvaises récoltes et famines se multiplient* ». De la même manière, dans une courte notice biographique à la fin de l'ouvrage on indique ceci : « *Il dirige la Chine communiste de 1949 à 1976 et s'éloigne du modèle soviétique mais ses campagnes (Grand Bond en avant, Révolution culturelle) sont des échecs économiques* ».

Par la suite, on lit, dans un manuel de 1999, une courte biographie de Mao Zedong qui reste extrêmement neutre.

3. La Chine d'aujourd'hui : amie ou ennemie ?

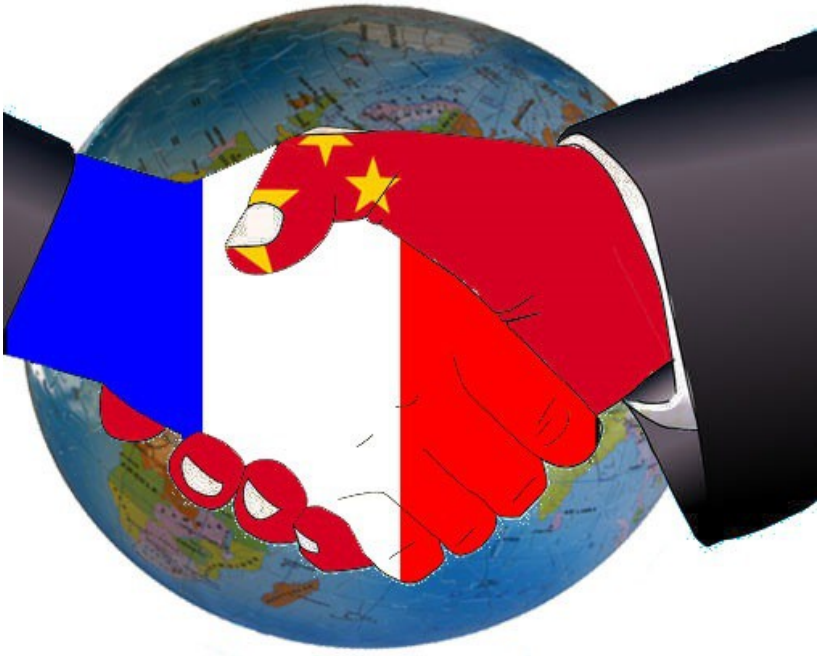
Le 27 janvier 1964, la France est devenue, à l'Ouest, l'interlocutrice privilégiée de la Chine, car elle a été la première a rétablir les relations diplomatiques avec les Chinois (Cf. partie I). Mais avec l'ouverture du pays, depuis la présidence de Deng Xiaoping, la Chine est devenue un partenaire commercial incontournable de la France et de l'Occident en général. Ainsi, des années 1980 à nos jours, on s'intéresse à ce pays au potentiel économique énorme. En 1999, un manuel titre : « *Ouverture, le mot magique* ». En effet, dès 1980, les manuels scolaires expliquent ce revirement de la Chine par des citations de Deng Xiaoping : « *nous ne pouvons pas nous montrer présomptueux et orgueilleux, ni pratiquer la politique de la « porte fermée », et refuser d'étudier les bonnes choses de l'étranger* ». De la même manière, dans un ouvrage de Troisième de 1984 : « *Nous avons le devoir, non seulement d'utiliser nos talents pour la modernisation de la Chine, mais encore de contribuer largement au progrès de l'humanité. La Chine a maintenant adopté une politique d'ouverture sur le monde* ». Et la citation la plus célèbre de Deng Xiaoping : « *peu importe qu'un chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape bien les souris* ». Ils indiquent par ailleurs que la Chine « *cherche actuellement l'appui des technologies occidentales pour se doter d'une puissante industrie* ». De plus, on semble charmé par ce « nouveau comportement » chinois : « *Le modèle soviétique est vite abandonné. (...) l'expérience chinoise se caractérise par la recherche de solutions originales* ».

Vu le développement économique prodigieux de la Chine dans les années 1980, le manuel de Géographie de 1989 présente une carte intitulée « *Le monde à la fin des années 1980* » où la Chine est au centre de la carte et légendée comme suit : « *grande puissance future (?)* ».

Toutefois, on rappelle timidement, de temps à autres, qu'il s'agit encore d'une dictature et que les droits de l'homme sont bafoués. Ainsi, en évoquant l'ouverture de la Chine aux investissements étrangers, on précise que « *Cependant le gouvernement refuse la démocratisation du régime et le parti communiste reste au* pouvoir » (1999). Le même manuel d'ajouter, en parlant de Deng Xiaoping, qu'il ouvre le pays aux investissements étrangers « *mais il maintient la dictature du parti communiste sur le pays* ». De même, on explique, dès 1980, que « *En 1978-1979, à Pékin, les dazibaos (affiches murales) revendiquent une autre modernisation : la liberté d'expression. En vain. Les contestataires sont emprisonnés* ». Et le manuel ajoute : « *Malgré la libéralisation économique, la Chine reste une dictature* ».

Pourtant, il arrive que les manuels ferment les yeux sur certains sujets, telle que la situation au Tibet : « *La minorité tibétaine conserve un mode de vie traditionnel basé sur l'agriculture à l'écart des grands bouleversements actuels* » (1999). Rien d'autre n'est précisé sur la situation de cette région.

Dans le manuel d'Histoire-Géographie de Hatier de 2012, on ne parle que très peu de la Chine. A peine évoque-t-on le fait qu'elle s'allie à l'URSS pendant la Guerre Froide et qu'elle est désormais une puissance émergente. Un détail supplémentaire : c'est l'un des membres permanents du Conseil de Sécurité des Nations Unies, sans donner davantage d'explications.



III. Des informations inchangées de Jules Ferry à nos jours

Malgré l'évolution des représentations de la Chine dans les manuels scolaires, on remarque néanmoins que des informations précises, aussi bien géographiques, qu'historiques ou culturelles perdurent de 1882 à 2012. Il s'agit ici de montrer lesquelles.

A. Les données géographiques

1. Description de la géographie physique de la Chine

Depuis les premiers manuels de l'école publique de Jules Ferry à ceux de 2012, on retrouve le souci de décrire la Chine, du point de vue de la superficie et du paysage. Par ailleurs, dans presque tous les manuels, une ou plusieurs cartes viennent appuyer le discours (hormis le manuel de 1885 qui se limite au texte). Les échelles de cartes varient tout de même d'un ouvrage à l'autre. En 1906 on se limite à la carte du Tonkin au nord de l'actuel Vietnam que la France s'est disputée avec la Chine. On ne voit alors de la Chine que l'extrême sud. En 1926, on s'attache à montrer « *L'Extrême-Orient et l'Indo-Chine* » où l'on voit l'Indochine, le Japon, la Corée, une partie de la Sibérie et seulement la partie orientale de l'Empire Chinois. Deux autres cartes font un « zoom » pour détailler cette grande carte générale, et l'on voit encore un détail du Tonkin et du sud de la Chine, ainsi qu'une vision plus détaillée de la région de Beijing (Pékin), avec notamment la ville de Tianjin (Tien-Tsin) et les sites de conflits entre les Européens et les Chinois de la fin du XIX° siècle. En 1953, on montre « *L'Empire Chinois vers 1850* » dans son ensemble, mais on présente un territoire morcelé dans lequel la « *Chine propre* » apparaît beaucoup plus petite, séparée des « *Provinces extérieures* » : la Mandchourie, la Mongolie, le Turkestan et le Tibet. On précise d'ailleurs que « *Cet Empire immense n'avait guère d'unité. Sans même parler des « provinces extérieures », les différentes régions de la Chine propre sont si dissemblables par l'aspect, le climat, les productions, les populations, les langues qu'elles semblent des mondes différents* ». Puis on retrouve une carte de « *L'Extrême-Orient en 1914* » ou n'apparaît encore que la Chine orientale et le nord de l'Indochine (en plus de la Corée et du Japon). La dernière carte du manuel est centrée sur « *La Chine en 1939* » et montre principalement les diverses provinces de Chine et détaille les zones d'occupation et de protectorat des forces étrangères (russes et japonaises). Le manuel de 1958, parlant du Japon, montre une seule carte centrée sur le nord de la Chine, particulièrement la Mandchourie, convoitée à la fois par les Russes et les Japonais en 1894-95. En 1984, pas moins de cinq cartes de la Chine, à l'échelle du pays, illustrent différents thèmes, notamment celui des reliefs,

tandis qu'en 1986, on montre une autre carte de ce type, et en plus, une carte à l'échelle du continent eurasien, afin de situer la France par rapport à la Chine. En 1999, on s'attarde plutôt sur le continent asiatique et l'Océan Pacifique sur deux cartes pour montrer « *Les victoires de l'Axe en Asie* » et « *La guerre en Asie de 1942 à 1945* ». Plus loin, on trouve une carte à l'échelle mondiale qui situe les pays communistes pendant la Guerre Froide et une carte du pays lui-même pour parler de la répartition de la population. Enfin, en 2003, on trouve deux cartes du monde, en relation avec la diversité entre les pays du Nord et ceux du Sud (dont fait ici partie la Chine) en plus de cinq petites cartes de la Chine elle-même qui illustre « *Les inégalités régionales en Chine* ».

On parle souvent d'un « *pays-continent* », en comparaison avec l'Inde (2003), et l'on parle souvent de ses paysages variés de plaines et de montagnes. Ainsi, on lit en 1906 que dans la Chine du Sud, « *les Français* (…) *s'avancèrent dans un pays montagneux, peu connu, encore sauvage* » (NB : « sauvage » mais habité !). En 1926, on s'attarde sur la description physique du pays et sa superficie :« *L'empire chinois – les Chinois disent l'Empire du Milieu – est le plus ancien des États actuellement existants : son histoire authentique commence en 2093 avant Jésus-Christ. Allant, avec ses dépendances, du Turkestan à l'Océan Pacifique, de l'Indo-Chine et de l'Inde à la Sibérie, il est plus étendu que l'Europe entière. La fertilité de ses plaines traversées de deux fleuves énormes, les mines innombrables de ses montagnes en font l'une des terres les plus riches du globe* ». De la même manière, le manuel de Sixième de 1990 montre sur une carte l'étendue déjà impressionnante de l'Empire Chinois à la fin de la dynastie des Han (II° siècle de notre ère). Plus loin, il est précisé que « *La Chine est un monde immense égal à vingt fois la France* ». Le manuel de 1958 insiste, lui, sur la différence entre campagne et grandes villes. Il précise par ailleurs qu'il s'agit d'un « *Pays de plus de 4 millions de kilomètres carrés* ». La carte des reliefs de la Chine, dans l'ouvrage de 1984, montre la répartition plaines/montagnes dans le pays, même chose en 1986. Le manuel de 1999 insiste sur l'existence des « *trois Chines* » : la Chine montagneuse à l'Ouest, la Chine des plaines au centre, et la Chine littorale.

2. La démographie

A toutes les époques, on donne une estimation de la démographie chinoise. Évidemment, les chiffres évoluent d'un manuel à l'autre, la population chinoise ne cessant de grandir pendant toute la période ici traitée. Il est intéressant de constater que les Européens ne disposent pas des mêmes données que celles de l'administration chinoise elle-même et on se livre alors à une « guerre des chiffres ». Cela est probant dans le manuel de 1926 qui prend la défense des chiffres des Européens : « *L'empire renferme, d'après la statistique chinoise de 1920, plus de 420 millions d'habitants – la population de l'Europe – 270 millions seulement, d'après de sérieuses enquêtes*

européennes ». Il semble, selon les chiffres d'aujourd'hui, que la statistique chinoise de 1920 était plus proche de la réalité, malgré les « *sérieuses enquêtes européennes* » ! Voici un tableau récapitulatif de l'avancée de la démographie chinoise dans différents manuels de la période ici traitée :

Année concernée	Population chinoise	Manuel(s) référent(s)
100 (dynastie Han)	57 millions	Hachette 1990
1875	379 millions	Hachette 1885
1914	400 millions	Hachette 1953 / Hatier 1958
1920	420 millions (contre 270 millions selon de « sérieuses » études européennes)	Hachette 1926
1957	900 millions (selon Mao Zedong) 625 millions (selon les manuels)	Hachette 1980
1982	Plus de 1 milliard	Hachette 1984
1984	1 milliard	Hatier 1984
1999	1 milliard 200 millions	Hatier 1999
2012	Environ 1 milliard 340 millions (et 20 millions pour Taïwan)	Hatier 2012

Il est intéressant de voir dans les manuels qu'au fil des années, les conjectures évoluent concernant la perpétuelle hausse démographique de la Chine et la politique menée pour l'enrayer. De sorte que l'on peut lire en 1984 : « *Si le décollage économique est amorcé, des incertitudes pèsent sur l'avenir. La croissance démographique (plus d'un milliard d'habitants en 1982) pourra-t-elle être maîtrisée ?* ». Par la suite, en 1989, on déplore que « *La croissance démographique rend toutefois* [les] *progrès fragiles : le pouvoir tente de limiter les naissances* ». On dénonce ensuite, dans cet ouvrage, la « cruauté » de la politique de l'enfant unique à travers la retranscription d'un témoignage d'une femme médecin de Shanghai depuis un article de *L'Express* en 1984 : « « *Mon métier, aurait-elle avoué à un visiteur canadien, est de faire naître et de tuer si c'est un deuxième enfant. Ce sont des ordres auxquels je ne peux me soustraire. » Une simple piqûre dans le crâne du nouveau-né* ». Pourtant, dix ans plus tard, la vision des auteurs de manuels sur la question a changé : « *La baisse de la fécondité (...) permet souvent un mieux-être sensible* » (Hachette 1999).

En plus de la démographie, on parle beaucoup de la répartition de la population qui serait urbaine et densément peuplée sur le littoral, et agricole et plus dispersée dans l'intérieur du pays,

comme sur la carte présentée dans le manuel de 1984, ou surtout celle des « *trois Chines* » de l'ouvrage de 1999 qui parle d'une « *Chine littorale peuplée, urbanisée et industrialisée* », d'une « *Chine centrale peuplée et très agricole* » et d'une « *Chine de l'Ouest peu peuplée, faiblement mise en valeur* ». Depuis les années 1980, on montre, par ailleurs, des pyramides des âges pour montrer un autre aspect de la densité chinoise et aussi pour visualiser les effets de la politique de l'enfant unique.

En 1984, on estime que la population rurale équivaut à 80 % de la population globale, tandis qu'en 1999, un tableau estime que la population urbaine est passée de 18 % en 1975 à 31,1 % en 1996. A remarquer néanmoins que les lieux de peuplement varient selon l'ethnie. Ainsi, l'ethnie majoritaire, les Han, sont en majeure partie dans les villes, tandis que les autres ethnies non-Han peuplent beaucoup plus les campagnes.

3. Les productions de la Chine

De la réforme de Jules ferry à nos jours, tous les manuels scolaires s'intéressent à ce que produit la Chine. Dans un premier temps, les manuels s'intéressent généralement aux productions agricoles. Des années 1880 aux années 1940, on parle avant tout des productions du sud de la Chine, notamment le thé et surtout le riz : « *Le commerce principal de ces contrées est le riz, les poissons et aussi les bois de l'intérieur* » (1906). Puis, dans les années 1950, on évoque la « *diversité des productions agricoles du pays* » (1953), et on évoque les terres à coton en 1958. Par la suite, dans les années 1980, on reprend ces éléments et on précise que l'on trouve « *blé et millet au Nord, riz au Sud* » (1986) et en 1990, on indique également que « *Dans sa moitié Sud, les pluies de la mousson en font le domaine du riz. La moitié Nord a un climat continental : c'est la Chine du blé* ». On trouve aussi une carte de la Chine agricole en 1984 avec le blé, le millet, le soja, le sorgho, le thé, l'orge ou encore le maïs, ainsi qu'une carte d'aménagement du territoire. En 1999, on précise que la population active dans le secteur agricole est passé de 76,3 % en 1975 à seulement 47,7 % en 1996.

En effet, il n'y a pas que de la production agricole, il y a aussi la production de matière première dont on parle dans les années 1990 et 2000, tels que le bois (déjà évoqué plus haut) ou les mines de charbon dans le Shanxi ainsi que les bassins houillers, les gisement d'hydrocarbures, etc.

Par ailleurs, on parle beaucoup de l'artisanat, en particulier le commerce de la soie, dans les manuels contemporains de la fin de l'Empire chinois, mais jusque dans les années 1980, on parle également de la porcelaine (1986).

Mais ce qui intéresse les manuels scolaires des années 1980 à nos jours, c'est l'industrie chinoise qui est en pleine explosion. On évoque surtout la sidérurgie et les centres industriels

textiles (1984). En 1999, on précise la situation : « *Dans les années 1980, les terres sont décollectivisées, les petites entreprises privées autorisées et la Chine s'ouvre aux investissements étrangers et au commerce, ce qui permet au pays de connaître une très forte croissance économique* ». On donne également des chiffres : la population active dans l'industrie serait passée de 12,1 % en 1975 à 20,8 % en 1996.

Ainsi, concernant les productions chinoises, le manuel de 1999 résume la situation en trois points, correspondant à trois zones géographiques :

- « *L'Ouest a pour mission de se vouer aux industries extractives et énergétiques, d'améliorer son agriculture et de diffuser dans le pays les produits de son élevage. Il doit accélérer la construction des moyens de transports.*
- *L'intérieur doit fournir matières premières et énergie pour le développement des régions littorales et des ports et consommer les marchandises produites par ces régions.*
- *Les régions littorales ont obtenu dès 1980 la priorité dans le développement économique : acquisition des technologies de pointe, agriculture de haut rendement, modernisation des transports, urbanisation, et introduction du capitalisme* ».

Et d'ajouter que « *La côte est devenue un gigantesque atelier qui fournit au pays des devises, des savoir-faire et un nouvel art de vivre* ». Pourtant, le manuel scolaire Hachette de 1989 souligne l'existence d'une « *Chine à deux vitesses* ». En effet, les auteurs exposent le « boom » que connaît l'industrie chinoise en 1988, à côté des calamités que connaît l'agriculture du pays la même année.

Rizières dans le Sud de la Chine

B. Les données historiques et culturelles

1. Concernant la civilisation

D'un point de vue historique, tous les manuels s'accordent à dire que la Chine jouit d'une civilisation extrêmement riche, vieille de plusieurs millénaires. Cela est dit avec insistance en 1926 : « *Les Chinois ont eu une civilisation très brillante.* (…) *Ils ont excellé dans le travail du bronze et des bois durs, le tissage de la soie, l'art des broderies* ». Même si tout ceci est dit au passé, on évoque également toutes les inventions dont les Chinois ont profité bien avant les Européens (Cf. partie II). De même, en 1953, on parle de « *brillante civilisation* » (et en 1958 de « *vieille et brillante civilisation* ») avec le peuple qui la compose : « *Leurs paysans ont su mettre le sol en valeur avec une habileté et une ténacité étonnantes ; leurs artisans ont fait preuve du goût le plus exquis, en particulier dans le tissage de la soie et dans la céramique – grès et porcelaine ; leurs sculpteurs et leurs peintres ont su, en d'admirables chefs-d'œuvre, exprimer le sentiment profond de la vie intérieure* ». En parlant de la Chine antique, on explique que « *Son avance technique sur les peuples méditerranéens est considérable* » et que « *Sur le plan technique, la civilisation du puissant empire Han est en avance sur l'Occident* » (Hachette Sixième 1990). A partir de ce constat, deux documents, un tableau et une peinture, exposent les diverses inventions chinoises que les Occidentaux ne découvrent en moyenne que mille ans plus tard.

On insiste particulièrement sur le personnage de Kong Zi (Confucius), le philosophe chinois le plus connu, dont on cite des extraits entiers de son œuvre, et sur le culte des ancêtres. Ainsi, on lit en 1986 une « *Maxime de Confucius : Gouvernez le pays par les lois et maintenez-le dans l'ordre par la crainte du châtiment, le peuple s'efforcera d'échapper à la prison, mais n'aura ni honte ni sens de l'honneur. Gouvernez le peuple par la vertu et maintenez-le dans l'ordre par les rites, le peuple connaîtra le respect et le sens de l'honneur* ». Mais on y parle en plus de Lao Zi (Lao-Tseu), autre grand philosophe chinois, et de son principe du Yin et du Yang (Taoïsme) ; on y aborde également le bouddhisme, et les arts : la poésie chinoise avec Wang Wei (VIII° siècle), l'art des jardins, le théâtre (marionnettes, ombres chinoises, Opéra), la calligraphie, la peinture, etc.

D'autre part, on insiste sur l'unité d'une civilisation au territoire pourtant immense, même s'il y a eu quelques périodes de division dans l'histoire impériale (Hachette 1990). De même, on souligne que, dès l'Antiquité, la Chine est en contact avec le monde méditerranéen à travers la Route de la Soie passant par le Moyen-Orient. Il est montré, documents à l'appui (carte et textes anciens) que Chinois et Romains connaissaient mutuellement l'existence de l'autre civilisation, et communiquaient indirectement via les peuples indiens et parthes, et directement par ambassades

interposées.

2. Le système impérial

On remarque, même si elle est parfois mal interprétée, que l'administration de l'Empire est plutôt bien connue. Ainsi, on sait que l'Empereur est à la tête de la « pyramide du pouvoir » que décrit déjà fort bien le manuel de 1885. On y parle du Grand Secrétariat et du Secrétariat d'État, ainsi que des ministères (ou départements exécutifs). On s'efforce de montrer que tout est extrêmement hiérarchisé : « *L'Empereur, « Fils du Ciel », était à la fois « le père et la mère » de son peuple* (…) *il était le maître absolu de tous.* (…) *Assisté d'un grand conseil et de ministres, il gouvernait par l'intermédiaire de huit vice-rois, entre qui étaient partagées les dix-huit provinces de l'Empire.* (…) *ces provinces* (…) *sont subdivisées en préfectures, sous-préfectures, etc., gouvernées par toute une hiérarchie de fonctionnaires ou mandarins* » (1926). En 1953, on parle des « *familles, villages et villes, sous-préfectures, préfectures, provinces* »... bref, d'un Empire à la société très hiérarchisée. Le manuel de Sixième de 1986 est encore plus détaillé sur les prérogatives de l'Empereur et sur le rôle de ses subalternes (notion de « Mandat Céleste », rôle dans les rites, etc.). De la même façon, l'ouvrage de 1990 cite le philosophe Mozi, contemporain de Confucius, qui énonce les différentes « strates » de la société, qui sont toutes sous l'autorité d'une autre plus puissante, jusqu'à l'Empereur, lui-même sous l'autorité du Ciel.

On évoque également beaucoup le système mandarinal, et surtout la façon dont sont recrutés les fonctionnaires chinois. Dès 1926, on s'efforce d'ailleurs d'établir un parallèle avec le fonctionnement français : « *Les mandarins sont recruté parmi les lettrés, c'est-à-dire parmi ceux qui ont étudié la littérature, les sciences, la philosophie chinoise, et dont le savoir est démontré par le succès dans trois concours qu'on a rapprochés des examens européens, baccalauréat, licence, doctorat* ». Ce type de comparaison avec les diplômes occidentaux se retrouve encore dans le manuel de 1986 qui explique, par ailleurs, très bien ce système bureaucratique qui gère « *tous les domaines de l'activité humaine : politique, justice, commerce, ravitaillement, impôt...* ». On relate aussi cette sorte de recrutement vieille de « *vingt-cinq siècles* » des fonctionnaires, dans les manuels des années 1950 (ici en 1953).

3. Des personnages incontournables

On s'aperçoit au fil du temps que les manuels scolaires s'attachent toujours à lier les sujets historiques avec des personnages que l'on veut représentatifs d'une période donnée. Ainsi, on les présente généralement avec une photo et un article succinct résumant leur biographie.

De cette manière, pour la période allant des Guerres de l'Opium à la fin de l'Empire, il est

très courant de retrouver des présentations de deux personnages : Cixi (Ts'eu-Hi), l'impératrice douairière qui a régné en Chine à la fin du XIX° siècle et qui s'est opposée aux Européens, ainsi que le mandarin Li Hongzhang (Li-Hung-Tchang), qui militait pour une politique anti-occidentale (manuels de 1885 à 1926).

Concernant la période post-révolution chinoise jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale (1911-1945), on évoque toujours les mêmes personnages. On cite Yuan Shikai (Yuan-Che-Kaï) qui fut le premier Président de la République chinoise (après la présidence provisoire de Sun Wen) et qui a joué un grand rôle dans la Révolution de 1911. Puis, il est toujours question de Sun Wen (Sun-Yat-Sen), héros de la nation chinoise qui est presque parvenu à réunifier le Nord et le Sud de la Chine en ces temps troublés (entre 1912 et 1925), qui est à l'origine de la rédaction d'une constitution et qui fonde le Guomindang, le parti républicain chinois. Enfin, on parle forcément de Jiang Jieshi (Tchang-Kaï-Chek), aux rennes de la Chine à partir de 1925-27, et qui s'oppose au parti communiste et à son principal leader Mao Zedong (manuels des années 1950).

Enfin, pour toute la période allant de la naissance de la République Populaire de Chine à nos jours (1949-2013), on parle exclusivement de quatre grandes figures. La première est évidemment, et avant toute chose, Mao Zedong (Mao-Tse-Toung) qui fut la figure de proue du Parti Communiste Chinois (PCC) jusque peu avant sa mort. Puis, on cite toujours, dans les manuels scolaires, les premiers ministres Zhou Enlai et Hua Guofeng, mais aussi, et surtout, Deng Xiaoping, le président chinois qui a ouvert la Chine aux investissements étrangers (manuels de 1958 à 2012). On évoque plus rarement Jiang Qing, l'épouse de Mao, qui a pris la tête de la Bande des Quatre, la frange radicale du PCC.

On peut noter également dans tous les manuels, que l'on traite toujours, plus ou moins brièvement, de Kong Zi ou Kong Fuzi (Confucius) lorsqu'il s'agit de parler de la culture chinoise.

C. La persévérance de certains clichés et stéréotypes sur la Chine

Il ne s'agit pas ici de porter un jugement de valeur sur les clichés que l'on retrouve sur la Chine dans les manuels scolaires, ni d'apporter une quelconque affirmation sur le bien-fondé ou non de ces représentations. Il s'agit, seulement, de relever quels sont les stéréotypes courants sur ce pays, que l'on retrouve dans les livres d'école, sans chercher à savoir s'ils correspondent à une réalité ou non.

1. Concernant la description de la Chine

Dans tous les ouvrages étudiés, on décrit la Chine par certains aspects « incontournables ». On retrouve de cette manière ces « paysages de plaines et de montagnes bordées de rivières », les

rizières (surtout dans les manuels de 1885 à 1926) et l'architecture chinoise qui selon l'ouvrage de 1926 « *est parmi les plus originales du monde.* (…) *Un des traits caractéristiques, ce sont les toitures superposées, aux angles retroussés* (…) *les bois peints généralement en rouge sombre* ». La Grande Muraille, pour sa part, alimente les fantasmes occidentaux. Cela se ressent dans les manuels scolaires qui, à partir de cartes, démontrent le gigantisme de cette fortification dont les premières sections ont été construites il y a plus de 2400 ans. On défend, en outre, l'idée qu'elle constituait un rempart infranchissable pour les envahisseurs venus de l'extérieur de la Chine à l'époque impériale, bien que les sinologues aient démontré que, dans les faits, cela n'a pas toujours été vrai. Ainsi, on peut lire que « *à l'abri de ses tours et de ses remparts, la Chine vit en paix* » (1990).

A partir des années 1980 et jusqu'en 1994, on parle, dans les manuels d'Histoire de Sixième, des découvertes archéologiques majeures, notamment l'armée de soldats en terre cuite grandeur nature, près du tombeau du premier empereur de Chine Qin Shihuangdi à Xi'an (ancienne capitale impériale) dans le Shaanxi. De nombreuses illustrations représentent ces fameuses statues de soldats par milliers, tous uniques dans leur apparence : leur tenue, leur visage, leur coiffure ou leur position. On retrouve aussi des chapitres sur Qin Shihuangdi, le premier empereur, qui fascine pour le prestige de son tombeau et qui excite l'imagination puisque l'on n'a pas encore mis à jour sa chambre funéraire et son tombeau. Il captive également pour avoir réussi à unifier un empire aussi vaste au III° siècle avant notre ère, certes moins grand que l'Empire macédonien constitué par Alexandre le Grand un siècle avant, mais beaucoup plus durable, point de départ pour la constitution du grand Empire de la dynastie suivante : celle des Han.

Mais le stéréotype le plus courant, depuis les années 1990, concernant la description du pays, est l'image du quartier Pudong à Shanghai. En effet, photos à l'appui, on parle de « *future « Manhattan » chinoise* » (2003), avec ses buildings et sa fameuse tour des télécommunications. En effet, Shanghai alimente les fantasmes car elle est le symbole de la métropole chinoise en plein essor : on ne compte plus dans les manuels de Géographie, les photos de gratte-ciels en construction et du quartier de Pudong, dans sa généralité, qui constitue l'interface entre la Chine et les plus riches pays du monde. En 2003, on précise que « *L'agglomération, qui compte quinze millions d'habitants, est aujourd'hui le symbole d'une Chine s'intégrant à l'espace économique mondial. Le nouveau quartier de Pudong (...) regroupe déjà la nouvelle Bourse du commerce, de grandes banques, des sociétés maritimes, des compagnies d'assurances internationales et le plus grand magasin d'Asie* ».

Le quartier d'affaires de Pudong à Shanghai

Néanmoins, les différentes cartes du monde ne s'accordent pas toutes sur l'unité du territoire chinois. En effet, comme il a été vu dans la partie II, certaines cartes de manuels de la première moitié du XX° siècle différencient la « Chine propre », majoritairement Han, de la Mandchourie (Mandchous), de la Mongolie intérieure (Mongols), du Turkestan (Ouïgours) et du Tibet (Tibétains). Mais le problème qui se pose régulièrement par la suite, notamment dans les manuels Hachette de 1984 à 1999, concerne le statut du Tibet. On trouve parfois, au sein du même ouvrage, des cartes montrant le Tibet comme indépendant du territoire chinois et d'autres l'intégrant à la Chine. Qu'en est-il historiquement ? A vrai dire, la situation du Tibet au XX° siècle est complexe. Sous l'Empire, le Tibet est intégré en tant que vassal de la Chine. Mais à partir de 1911, à la chute de l'Empire, cette province ne reconnaît plus la suzeraineté de l'État chinois et se revendique indépendante. Pourtant, la Chine, appuyée par la majeure partie des autres États du monde qui n'ont jamais reconnu la souveraineté des Tibétains, considère toujours le Tibet comme son territoire (le peuple tibétain est d'ailleurs représenté sur le drapeau national de la Première République). De là, elle n'aura de cesse que d'y imposer sa domination et d'écraser les contestataires. D'où l'hésitation des auteurs de certains manuels scolaires.

Le manuel Hachette de 2007, quant à lui, est le seul à considérer Hong-Kong (Xianggang) comme une entité indépendante de la Chine, dix ans après la rétrocession. En effet, on y parle des « *pays qui sont en concurrence directe* » avec la Chine sur le plan économique, parmi lesquels

« *Hong Kong* ». Or, même si Xianggang est une « région administrative spéciale », au moins jusqu'en 2047, elle n'en demeure pas moins chinoise aujourd'hui sur le plan administratif.

2. Concernant la culture chinoise

On rappelle dans tous les ouvrages scolaires que la Chine a une civilisation plusieurs fois millénaire.

L'un des symboles prédominant de la culture chinoise dans les manuels est la figure du dragon. Il est présent sur de nombreuses illustrations, parfois sans autre explication. Néanmoins, on indique quelques détails dans le manuel d'histoire de Sixième de 1986 : « *Principal ornement des vêtements et palais impériaux, le dragon a toujours été vénéré en Chine comme un animal bienveillant* ».

Comme il a été indiqué plus haut, il est aussi question, dans de nombreux manuels, du confucianisme et de sa pensée, parfois aussi du taoïsme avec son fameux symbole du Yin et du Yang (1986), voire du bouddhisme.

Autre « curiosité » culturelle chinoise qui est relevée dans les manuels concerne l'écriture et l'art de la calligraphie. Ainsi, en 1986 toujours, on titre par « *Le saviez-vous ?* » un court paragraphe sur l'écriture où l'on explique que « *pour lire un journal courant, il faut connaître environ 4 000 caractères* ». Puis, on illustre le sujet par un tableau montrant l'évolution chronologique de l'écriture, avec cinq caractères différents.

On décrit également, dans les différents manuels de 1885 à 2003, l'artisanat chinois : le travail de la soie, les bronzes antiques, les céramiques ou encore la porcelaine.

Enfin, les arts en général tiennent aussi leur place dans les ouvrages scolaires où l'on parle de théâtre (Opéra, marionnettes, ombres chinoises), de poésie et de peinture.

3. Concernant la liberté « bridée »

A toutes les époques de la période étudiée (1882 à nos jours), on parle du manque de liberté des Chinois. De cette manière, en 1885 et 1926, les manuels scolaires parlent du pouvoir absolu de l'Empereur, « *autocrate* », et d'une population chinoise qui se trouve encadrée à outrance par l'administration militaire et ses mandarins.

Dans les manuels de 1953 et 1958, on parle en outre du régime « dictatorial » de Jiang Jieshi (Tchang-Kaï-Chek) pendant les années 1930 durant la Première République chinoise : « *Il s'agit bien d'une dictature, et qui souvent prend modèle sur les régimes autoritaires européens.* (…) *Il faut, dit Tchang, enseigner aux Chinois la dignité morale, la propreté matérielle, les vertus « qui font la puissance de l'Italie et de l'Allemagne d'aujourd'hui ». A l'image des pays fascistes, on*

compte sur la propagande et sur la force » (1958). On montre également la violence de la période des « Seigneurs de la Guerre » dans les années 1920 (manuel scolaire Hachette 1989), où l'on présente la photographie d'une décapitation publique, en pleine rue passante. Il est indiqué que « *Ce genre de scène est fréquent jusqu'au début des années 30 et montre la violence de la vie politique chinoise* ».

Il en va de même, lorsque l'on aborde, dans les manuels plus récents, le régime communiste : « *le gouvernement refuse la démocratisation du régime et le parti communiste reste au pouvoir* » (1999). On parle explicitement de « dictature » (Cf. partie II). On parle également, en 1984, des camps de rééducation, aussi appelés camps de réforme de la pensée par le régime communiste chinois, à travers des témoignages : « *Wang fut condamné à dix ans de réforme par le travail* ». Il s'agit en fait de camps d'internement où, outre les travaux forcés, les prisonniers subissent un « lavage de cerveau » via une « rééducation patriotique » qui passe par des interrogatoires incessants, de la torture physique et psychologique et des humiliations publiques. Ces camps pouvaient concerner des criminels, mais aussi des contestataires (comme les moines tibétains), des opposants politiques au régime, avérés ou supposés, ou encore des personnes jugées « déviantes » dans leur comportement (comme les homosexuels). Cependant, nulle mention n'est faite quant au massacre des étudiants par l'armée, à Beijing, sur la place Tian An Men en 1989, excepté dans le manuel Hachette de Troisième technologique, dans la partie Éducation civique. Dans la leçon sur « *Les valeurs de la démocratie* », on présente une photo d'une « *Exécution d'étudiants chinois en 1989* ». Cela pour montrer un exemple d'antithèse de ce qu'est une démocratie.

Événements de Tian An Men en 1989

Caricature de Raymond Burki dans *Le Courrier International* de janvier 2014

Conclusion

En France, depuis la réforme de Jules ferry de 1882, les manuels scolaires ont en commun l'impératif de suivre un programme spécifique dicté par le ministère de l'Éducation Nationale (anciennement ministère de l'Instruction Publique), et ce, même s'il existe différents éditeurs (particulièrement nombreux à partir de 1978-79). Toutefois, le contenu des programmes change et évolue au cours du temps, notamment en histoire-géographie. A vrai dire, dans ces deux matières spécifiques, il s'adapte souvent à l'actualité. Ainsi, concernant l'enseignement de la géographie et de l'histoire contemporaine de la Chine, le savoir des manuels se construit beaucoup en fonction de l'actualité, notamment l'actualité chinoise. C'est pourquoi on ne trouve pas les mêmes représentations historiques et géographiques entre 1882 et 2012 en fonction du contexte chinois au moment de l'écriture de ces ouvrages.

Par ailleurs, si les manuels ont le devoir de suivre un programme préétabli, ils ne sont pas moins exempts d'interprétations sur le sujet traité. Ces visions sur la Chine sont représentatives de l'époque de chaque ouvrage étudié. En effet, les auteurs de ces manuels sont, consciemment ou non, conditionnés par l'idéologie de leur temps. De cette manière, en fonction de la politique extérieure du moment, l'image de la France en Chine varie : l'image d'un pays aux visées colonialistes plus ou moins revendiquées à l'image d'une France qui reconnaît ses torts dans certaines affaires du passé (comme celle du sac du Palais d'Été). De même, l'évolution de la vision de la Chine et des Chinois avec, à une certaine époque, un regard influencé par des thèses raciales et la vision d'une Chine immobile pour aller, à l'inverse, à l'image d'un pays d'avenir en perpétuel mouvement. De plus, les prises de positions – subtiles car l'histoire et la géographie se veulent théoriquement neutres – évoluent aussi, notamment dans l'attitude à adopter vis-à-vis des conflits sino-japonais, vis-à-vis de la figure de Mao Zedong ou encore sur les liens diplomatiques franco-chinois récents.

Mais si l'on trouve des différences dans les contenus de ces manuels, on retrouve néanmoins des invariants. En effet, il faut rappeler que les manuels scolaires ont avant tout une ambition pédagogique, d'où l'ambition de dispenser des savoirs objectifs, se voulant scientifiques. On retrouve alors des informations qui demeurent d'un manuel à l'autre, même si les chiffres et les données peuvent évoluer tout au long des décennies. Elles peuvent être d'ordre géographique, avec des descriptions des paysages chinois qui changent (paysage urbain, région des Trois Gorges...) et d'autres qui demeurent (rizières près de Guilin...), des indications démographiques (chiffres en constante augmentation) ou encore des informations sur les productions de la Chine qu'elles soient

agricoles, industrielles ou artisanales. Elles peuvent être aussi d'ordre historique avec l'apport d'informations précises sur la civilisation chinoise, sur le fonctionnement administratif du pays ou bien en citant des personnages « qui ont fait l'histoire » (Cixi, Sun Wen, Jiang Jieshi, Mao Zedong, Deng Xiaoping...). Parmi les éléments qui perdurent d'un manuel à l'autre, on trouve les stéréotypes « impondérables » sur la Chine tels que le quartier Pudong à Shanghai depuis la fin du XX° siècle, ou la Grande Muraille, et ce, de tous temps, mais aussi les clichés concernant la culture chinoise, comme l'image du dragon, l'architecture particulière de la Chine « classique », le Yin et le Yang, et l'idée d'un pays qui ne connaît que peu les valeurs de la liberté (aux yeux français).

Pour élargir le sujet, il serait intéressant de s'interroger sur les représentations de la Chine dans les manuels scolaires chinois pendant la même période (1882-2012) et de faire une une analyse comparative. Il serait intéressant également de se questionner, à partir de ces mêmes ouvrages, sur la vision (stéréotypée ?) que les Chinois se font de la France et de l'Europe en général. A partir de là, on pourrait avoir une vision croisée des deux pays sur un même fait historique et/ou géographique.

Bibliographie

L'enseignement de l'histoire

- BONILAURI Bernard, *La désinformation scolaire, Essai sur les manuels d'enseignement*, Paris : P.U.F., 1983
- CHOPPIN Alain, « L'histoire des manuels scolaires : une approche globale », *Histoire de l'éducation* n°9, décembre 1980
- CHOPPIN Alain, *Les manuels scolaires, histoire et actualité*, Paris, Hachette éducation, 1992
- FERRO Marc, *Comment on raconte l'Histoire aux enfants*, Paris, Payot, 1981
- MONIOT Henri, « Manuels d'histoire et mémoire collective », *Historiens et Géographes n° 291*, septembre-octobre 1982
- HERY Évelyne, *Un siècle de leçons d'histoire, L'histoire enseignée au lycée 1870-1970*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999
- *Enseigner l'histoire : des manuels à la mémoire*, travaux du Colloque Manuels d'histoire et mémoire collective, UER de didactique des disciplines, Université de Paris 7 ; textes réunis et présentés par Henri MONIOT, Berne, P. Lang, 1984

La Chine

- Encyclopædia Universalis, *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, Paris, Albin Michel, 1998
- FAIRBANK John K., *La grande révolution chinoise 1800-1989*, Histoire Flammarion, 1989
- GENTELLE Pierre (dir.), *Historiens et Géographes*, « Chine : le nouveau fait l'histoire », n°340, mai-juin 1993
- HUDELOT Claude, *La Longue Marche vers la Chine moderne*, Paris, Gallimard, 1986
- PAULÈS Xavier, *La Chine, des Guerres de l'Opium à nos jours.* in *Documentation photographique dossier n° 8093*, Paris, La documentation française, mai-juin 2013
- PEYREFITTE Alain, *Quand la Chine s'éveillera*, Paris, Fayard, 1973
- PEYREFITTE Alain, *La Chine s'est éveillée*, Paris, Fayard, 1996

Outils de travail

- AMALVI Christian, *Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique de langue française de 1660 à 1960*, Paris, Boutique de l'Histoire éditions, 2001
- CHOPPIN Alain, CLINKSPOOR Martine, *Les manuels scolaires en France: 1791-1992 : Textes officiels*, Paris, INRP, 1993
- CHOPPIN Alain, *Manuels scolaires, État et sociétés XIX°-XX° siècles*, n° spécial de la revue *Histoire de l'éducation*, n° 58, Paris, INRP, mai 1993

Manuels scolaires

- DUCOUDRAY Gustave, *Histoire de France et histoire contemporaine de 1789 à la constitution de 1875 : contenant les matières indiquées par les programmes officiels du 22 janvier 1885 pour la classe de philosophie, cours complet à l'usage des lycées et collèges*, Paris, Hachette, 1885
- DUCOUDRAY Gustave, *Leçons complètes d'histoire de France à l'usage des candidats au certificat d'études primaires et au brevet de capacité*, Paris, Hachette, 1906
- MALET Albert, GRILLET Pierre, *XIXe siècle, Histoire contemporaine (1815-1920)*, Paris, Hachette, 1926
- ALBA André, ISAAC Jules, BONIFACIO Antoine, *Histoire contemporaine, 1852-1939. Classes de philosophie, mathématiques et sciences expérimentales*, Paris, Hachette, 1953
- GENET Lucien, *L'Époque contemporaine, 1851-1939, classes terminales. 13e édition. Programme de mai 1958*, Paris, Hatier, 1958
- PERNET Louis, BALESTE Marcel (dir.), *Histoire Géographie 3e*, Paris, Hachette, 1980
- LAMBIN Jean-Michel (dir.), *Histoire Géographie 3e*, Paris, Hachette, 1984
- BRAS André, BRIGNON Jean, BONNET Jean-Pierre, *Histoire-géographie: 3e*, Paris, Hatier, 1984
- MARTIN Jacques E., BRIGNON Jean, *Histoire-géographie : initiation économique 6e*, Paris, Hatier, 1986
- LAMBIN Jean-Michel, MARTIN Jacques, DESPLANQUES Pierre (dir.), *Histoire / Géographie 3e*, Paris, Hachette, 1989
- LAMBIN Jean-Michel, MARTIN Jacques, DESPLANQUES Pierre, *Histoire Géographie Initiation économique 6e*, Paris, Hachette, 1990

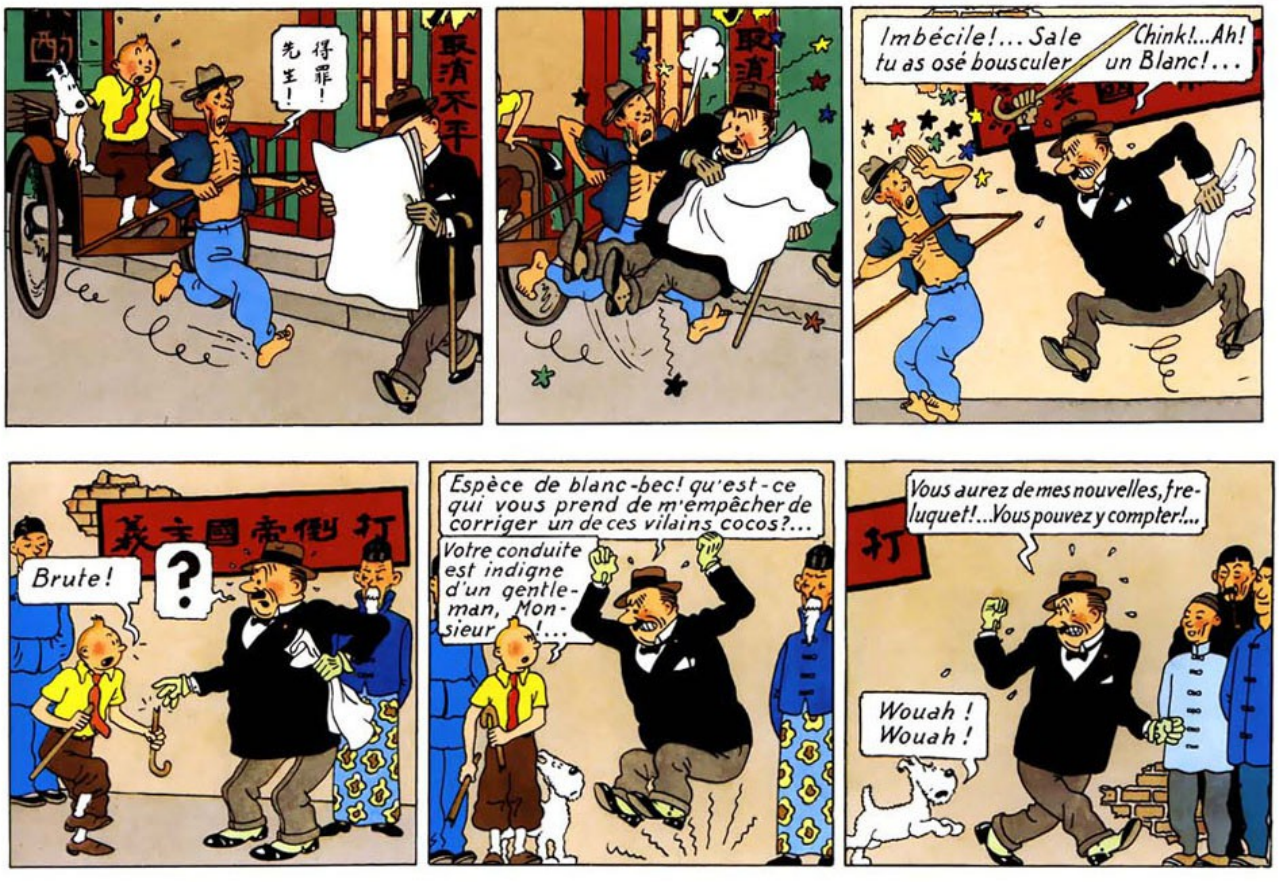
- CHAPON Jacques, KONRAT Michel, LANCELOT Guy, PROST Alain, VASSEUR André, *Histoire Géographie Éducation civique 3e technologique*, Paris, hachette, 1993
- BROGINI Maurice, CŒVET Jean-Pierre, GUILLERY Jérôme, PROST Alain, SOMARANDY Jean-Bernard, TAVAN Martine, *Histoire Géographie Éducation civique 3e* , Paris, Hachette, 1999
- BOUVET Christian, LAMBIN Jean-Michel, *Histoire Géographie 3e, Le monde d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1999
- IVERNEL Martin (dir.), *Histoire Géographie 3e : nouveau programme*, Paris, Hatier, 1999
- BOUVET Christian, LAMBIN Jean-Michel (dir.), *Histoire Géographie 3e, Le monde d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 2003
- CASTA Michel, GUIZARD Philippe, DABOVAL Nadine (dir.), *Histoire Géographie Éducation civique*, Paris, Magnard, 2003
- ADOUMIÉ Vincent (dir.), *Histoire Géographie 3e*, Paris, Hachette, 2007
- IVERNEL Martin, VILLEMAGNE Benjamin, *Histoire-Géographie 3e*, Paris, Hatier, 2012

Travail universitaire

- CHUNGSAO Carole, *La Chine au XX° siècle dans les manuels scolaires français*, mémoire de DEA d'histoire contemporaine sous la direction de Christian AMALVI à l'Université Montpellier III Paul Valéry, 2001-2002

Ouvrage annexe

- HERGÉ, *Tintin et le Lotus Bleu*, Bruxelles, Casterman, 1946


得罪！
先生！
Imbécile!... Sale tu as osé bousculer
Chink!...Ah! un Blanc!...
Brute!
?
Espèce de blanc-bec! qu'est-ce qui vous prend de m'empêcher de corriger un de ces vilains cocos?...
Votre conduite est indigne d'un gentleman, Monsieur !...
Vous aurez de mes nouvelles, freluquet!...Vous pouvez y compter!...
Wouah ! Wouah !